

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

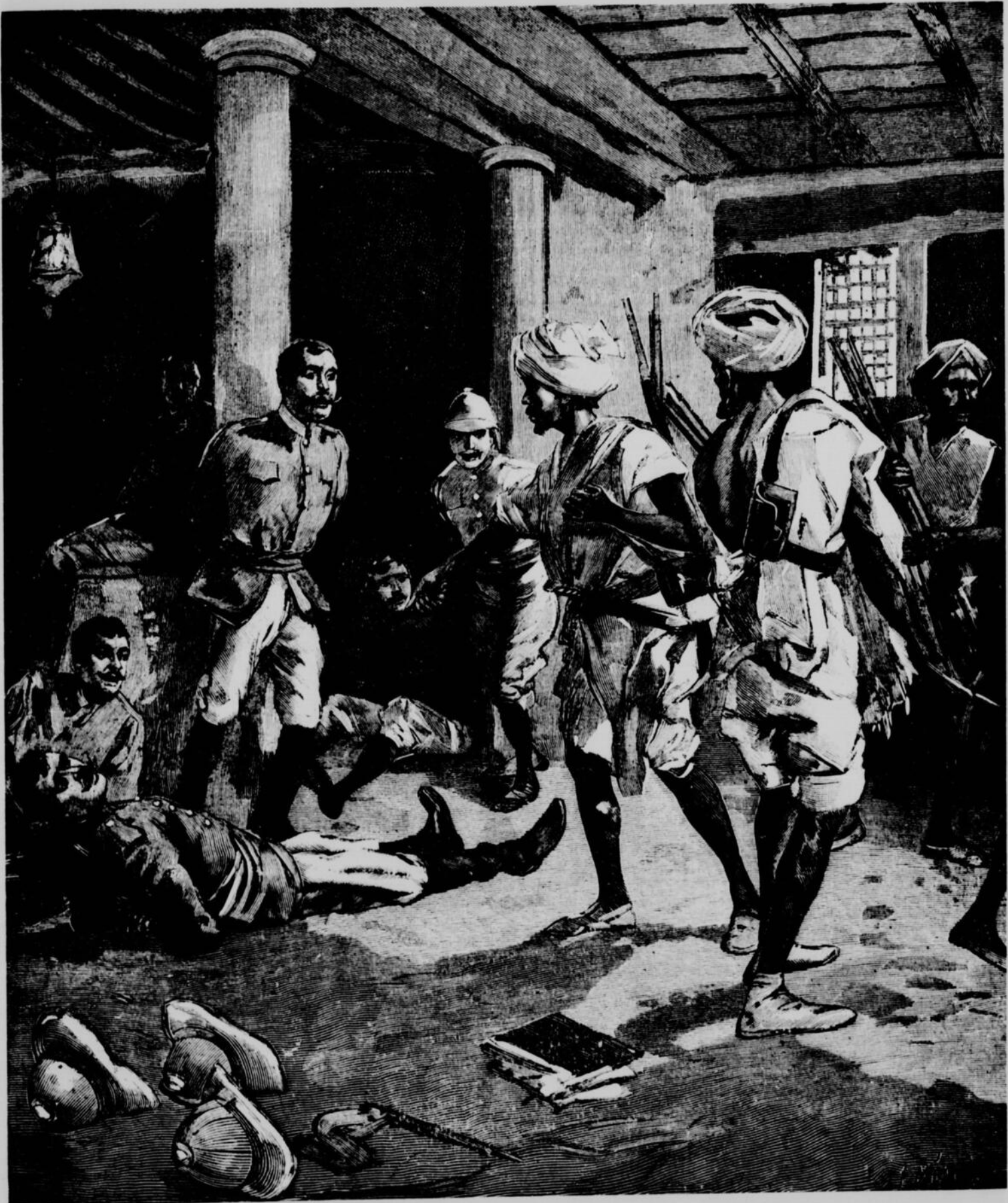
15^{ME} ANNÉE, No 773.—SAMEDI, 25 FEVRIER 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



UN POSTE ANGLAIS SURPRIS AUX INDES

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 FÉVRIER 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—A propos d'incendie, par A. de Marchy.—Iniquité, par Firmin Picard.—Nos gravures.—Mort de M. Félix Faure.—Méditation, par Laurette de Valmont.—La scie invisible : Anecdote sur le Nord-Ouest, par A. de Trémaudan.—L'enfant trouvé, par Paul Ivry.—Caprice d'hiver, par Haude.—Poésie : Prière au cimetière, par Louis-J. Doucet.—Le vainqueur de la mort : Chronique des siècles à venir, par Camille Debans.—Incendie du carré Chaboillez.—Primes ! Primes !—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Primes du mois de janvier.—Amusements.—Choses et autres.

GRAVURES.—Un poste anglais surpris aux Indes.—Portraits : M. Félix Faure, décédé ; M. Jules Lemaitre, M. François Coppée, M. Ferdinand Brunetière, Son Honneur le maire Guay, le pompier Smith.—Une exécution en Serbie : Une femme fusillée.—Dans nos forêts : Accident de chasse.—Vue des ruines du Carré Chaboillez.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A PROPOS D'UN INCENDIE

Le portrait du brave que nous reproduisons est une marque de notre admiration et de la reconnaissance publique envers ce zélé serviteur qui a encore une fois affirmé l'intrépidité de tous ceux que composent ce corps d'élite des pompiers de Montréal.

Il faut cependant bien reconnaître qu'en fait de courage et d'oubli de soi-même ce sont toujours les hommes du peuple qu'on remarque au premier rang. Le même zèle, le même assujettissement au devoir caractérisent nos employés des chars urbains et autres services publics.

N'est-il pas déplorable de voir que ceux qui travaillent durement pour subvenir à leurs besoins gardent une supériorité de cœur incontestable sur ceux qui possèdent ? Pourquoi l'aisance, le superflu doivent-ils engendrer l'aridité du cœur, alors qu'un peu de bien être, distribué à propos, récompenserait l'homme charitable d'un sourire et de la satisfaction qu'un bienfait entraîne toujours après soi ? C'est que l'aisance aspire toujours à se développer d'une façon exagérée, qui produit un égoïsme impardonnable que je refuse d'excuser par le besoin de briller, de faire figure et de rivaliser d'éclat. Ces raisons vaines ne peuvent germer que dans les natures viles, fussent-elles couvertes de diamants et d'ors de différentes provenances : je ne es, si jamais vues passer devant moi sans les regarder

d'un sourire sceptique pitoyable et sur la provenance plus ou moins honnête de leur fortune, qui s'accroissait d'une pointe de mépris, due aux souvenirs d'une période de ma vie où ma fortune me permettait d'imposer la charité à ceux que je visitais et de les taxer même, au profit de quelque malheureux abandonné qui n'osait quémander.

Dans la vieille noblesse française, j'ai trouvé de ces grands cœurs, ceux qui s'effaçaient pour faire discrètement le bien ; parmi les hommes du peuple, j'ai rencontré au même titre de belles âmes qui considéreraient la charité comme un devoir dont on ne se vante pas. Il me faudrait un sérieux effort pour me rappeler si j'ai jamais été charitable dans ma vie, mais cela se comprend aisément, si je vous signale un défaut qui m'a toujours été reproché par mes amis : j'avais toujours l'esprit en dehors des choses qui m'occupaient dans le moment.

Ce que je puis vous assurer, c'est que je suis pétri de bonnes intentions pour les autres, et qu'en attaquant les parvenus qui se croient le droit de thésauriser sans s'occuper de la misère publique, je crois réellement les amener à réfléchir, à faire un retour sur eux-mêmes et à se demander s'ils suivent bien les préceptes qui leur sont enseignés tous les dimanches, au prône ; et, s'ils ne les suivent pas, je leur demanderai quelle est la comédie qu'ils jouent en allant à l'église. Il ne faut pas que ces beaux suffisants prennent garde à mon petit sourire sceptique et railleur, cela ne peut ni ne doit les toucher, d'autant plus que leur attitude n'y pourrait rien changer, mais rien, rien du tout, car j'ai des défauts qui sont de pierre, de bronze et d'airain : le temps ne les a même pas atteints de sa patine, et je ne veux pas qu'ils s'altèrent après les avoir si longtemps conservés.

Mais de grâce, que les gens du monde qui ont la noblesse de cœur, qui éteignent tous les autres titres, se rappellent ce que peuvent leurs secours dans une pauvre maison de pompier ou dans cette maison de douleur où git la petite Rock, que tout le monde est allé visiter par curiosité, en oubliant de laisser par mégarde une obole sur le coin de la cheminée de cette famille si éprouvée par les dures exigences de cette longue maladie. Que ces Messieurs et Dames considèrent de quel poids sera leur faible offrande dans ces maisons désolées. Tout le bien être qu'ils y auront apporté rendra leur aisance plus respectable, plus heureuse, en répandant sur leur toit familial de douces bénédictions. Car le bien qu'on fait pour la paix de l'âme de ceux qui souffrent, répand le calme dans l'existence et nous permet de regarder la mort tranquillement en face. La grandeur est une fiction et une convention, mais le bien qu'on fait pour l'amélioration de la morale et de l'humanité souffrante est une richesse qui crée de vraies émotions en laissant après elle des traces sérieuses, durables qui n'ont pas le caractère éphémère de la richesse matérielle que le moindre vent vient emporter.

Que ceux qui sont puissants pensent aussi aux asiles de nuit qui hébergent, chaque nuit, les grandes misères qui n'ont pas d'autre refuge pour s'abriter. J'en appelle aux dames qui sont alliées à un mari influent, appartenant à l'édilité, pour plaider cette cause, afin qu'il intervienne pour faire subventionner plus largement ces abris et celui que signalait, à juste titre, mon estimable confrère, M. Firmin Picard, en s'apitoyant sur le sort des malheureux vieillards canadiens de l'hospice Gamelin. Ces dames trouveront des paroles beaucoup plus éloquentes que moi, si elles ont le cœur bien placé, pour apporter indirectement quelques douceurs à tous ces malheureux. Aussi, je me cache derrière elles afin que ces messieurs n'aperçoivent pas ce petit sourire, de sceptique ironie, dont je voudrais me corriger si je n'étais pas si vieux. Les dentelles et les voiles ont un pouvoir ministériel dont les hommes se défendent mal et, quoique je ne sois pas ministre, je m'y soumetts allégrement, me disant : Ils agiront peut-être !

DE MARCHY.

Les hommes qui ignorent l'épreuve commandent facilement l'héroïsme.—C. PERRAUD.

INIQUITÉ

LETTRE OUVERTE A LA RÉVÉRENDE SŒUR MARIE-JUDE, SUPÉRIEURE DE L'HOSPICE GAMELIN, A MONTRÉAL.

Révérende Sœur Supérieure,

Quel est celui dont le cœur serait assez dur pour n'être point ému de la honteuse iniquité commise envers votre Maison bénie, par cette chose difforme, stupide et contre nature appelée *Commission des Finances* ?

Sans nous attarder à rechercher si cette commission se compose de Juifs ou de cannibales, nous pensons qu'il vaut mieux agir.

Nous avons, sur notre lit de douleur où nous retient la maladie, admiré le langage énergique de nos grands journaux français de Montréal : ce sont de fort belles paroles qu'ils ont dites—mais ce ne sont que des paroles.

Ce qu'il faut, ce sont des actes : les pauvres vieillards canadiens que vous recueillez ne se nourriraient guère des périodes les plus ronflantes.

Nous avons peine à vivre—nous sommes étrangers au pays, et, nous le disions tantôt, frappé par la maladie.

Mais, vive Dieu ! ma Sœur, nous aimons le Canada et les bons Canadiens, et tâchons de le leur prouver !

Nous sommes dans l'admiration devant nos petites Sœurs des Pauvres, nous sommes sans voix devant le noble dévouement des Sœurs de Charité, dont la blanche cornette semble des ailes toujours ouvertes pour les enlever au pied du trône de l'Éternel, qu'elles servent en soignant le misérable abandonné par les hommes, par les municipalités, par les commissions des Finances, par l'État sans entrailles !

Il faut agir, avons-nous dit, il en est temps, grand temps : nous osons donc faire appel à tous nos chers lecteurs, mais surtout à nos aimables lectrices si pleines de charité, et, dès ce jour, ouvrons une souscription pour vos pauvres vieillards, afin que, du moins, ils aient de l'eau.

De l'eau !... Pas un sauvage, si brute fût-il, ne refuserait cela !

Nous avons réussi à mettre de côté un dollar, que nous destinons à notre inscription à l'*Union Catholique*, chez les excellents Pères de la Compagnie de Jésus. Nous remettons cette inscription à plus tard, et, affligé de ne pouvoir davantage, nous mettons ce dollar pour commencer la souscription. Nous publierons les noms des personnes qui répondront à notre appel, et indiquerons le montant de leur souscription ; car c'est un bien, et cela sert à faire voir ceux qui s'intéressent à leurs pauvres.

Recevez, ma Révérende Sœur, etc.

Firmin Picard

Montréal, 13 février 1899.

SOUSCRIPTION POUR L'HOSPICE GAMELIN.

1ère liste

De Marchy.....	\$1.00
O. Trempe.....	1.00
Firmin Picard.....	1.00

Post-Scriptum.—Avant la mise en page du journal, j'apprends que l'eau a été payée par la Maison-Mère des bonnes Religieuses.

Mais cela n'empêche pas notre souscription, au contraire : nous connaissons les Sœurs de l'Hospice Gamelin, et savons qu'elles manquent de tout, absolument de tout. Vivant au jour le jour du produit de leurs quêtes ; accueillies parfois assez bien, rarement très bien, trop souvent rebutées—je l'ai vu ce matin de ma fenêtre—elles n'ont personne sur qui compter, et leurs deux cents vieillards Canadiens, de votre sang et de votre race, chers lecteurs, comptent, eux, sur elles !

J'ai entendu ce blasphème proféré même par des gens instruits—que le bon Dieu le leur pardonne—

“ Qu'elles n'ont rien, qu'elles manquent de tout, mais se bâtissent des palais ! ”

On a donné, aux bons Frères de la Réforme, à Montréal, ce que ces autres appellent un palais : on avait oublié de leur donner un sou, un seul sou, pour se nourrir, mais on leur avait imposé la charge de prendre soin des vieillards abandonnés, des orphelins jetés sur le pavé.

Quatre de ces chers Frères sont morts de faim dans leur palais : entendez-vous ? morts de faim !!!

Je vous affirme que nos petites Sœurs de l'Hospice Gamelin sont dans le même cas : et il y a des malheureux, des Canadiens-français, aisés, riches peut-être qui ont le triste courage de leur refuser un peu de pain pour leurs vieux—peut-être alliés, peut-être, proches parents de ces riches au cœur dur ?

Souscrivons donc, nous qui aimons nos Pauvres, nous qui sommes remplis de vénération devant ces femmes de notre sang, de notre race, les PETITES SŒURS DES PAUVRES !

F.-P.

NOS GRAVURES

SON HONNEUR LE MAIRE GUAY

Tout près de Montréal, vaillante, industrielle
Une petite ville, aimable et radieuse,
Abrite noblement un flot de Canadiens
Qui de son nom sacré sont les fermes soutiens.
Ce fut là, nous dit-on, que les marins de France
Virent Hochelaga dont la sauvage enfance
Dormait près de ce mont qui charme encore nos yeux ;
Ce fut là que Cartier, abordant en ces lieux,
Fit resplendir la Croix... O douce Violette,
Laisse-moi sur ton sein faire une humble cueillette ;
Laisse-moi t'applaudir, Ville de St Henri,
Car, tu le sais, Lenoir, né sur ton sol chéri,
Fut ce poète qui, rappelant Lamartine,
A su bercer ton cœur à sa flamme divine. [mourant,
Décrivant les “ grands bois,” dans le “ Huron
Son style fier, hardi, coule comme un torrent ;
Dans “ La fête du peuple,” ardente causerie,
Il fait passer brûlant l'amour de sa patrie,
On se sent entraîné par son art gracieux,
Son inspiration, son vers mélodieux.

(Poétique Canadienne, chant 2me).

Saint-Henri semble être privilégié car après avoir applaudi en Lenoir, un de ses enfants, qui fait vibrer la harpe de sa poésie suave, voici que, cette fois notre charmante petite ville voit briller en son sein hospitalier un artiste peintre dont le talent est vraiment merveilleux. En effet, M. J.-A. Marois, celui dont je veux parler, est réellement un artiste de mérite. Dès sa plus tendre enfance, il donna des marques non équivoques de son rare talent.

L'année dernière, Sa Grandeur Mgr Bruchési devenait pour lui le sujet d'un de ces riches tableaux, qui ferait honneur aux grands maîtres de la vieille Europe. Cette œuvre remarquable terminée, son génie infatigable chercha alors un sujet digne de son pinceau et, cette fois encore, il eut la main heureuse en faisant choix de Son Honneur le Maire de notre ville, M. Eugène Guay dont Montréal connaît l'amabilité et le bon cœur. Pour nous, nous n'avons pas oublié que, ce dernier, assisté de sa digne épouse, présidait, au pique-nique donné au Bout-de-l'Île aux enfants pauvres de notre ville, payant de sa bourse les dépenses et mettant à exécution ces paroles du divin Maître : “ Laissez venir à moi les petits enfants.” Voilà l'homme de bien que l'habile pinceau de M. Marois a voulu montrer à notre admiration et certes, il a fait de ce tableau un impérissable chef-d'œuvre.

Honneur au mérite quand il est si bien acquis.

Le tableau de Mgr Bruchési est actuellement exposé dans la vitrine de la pharmacie de M. le docteur A. Bernard, à Saint-Henri, où ceux qui aiment le beau et le grand pourront venir non pas rassasier leurs yeux, car on ne se lasse jamais de voir un tel chef-d'œuvre, mais l'admirer, le contempler tout en rendant justice à l'artiste qui l'a exécuté.

DR J.-N. LEGAULT.

UN POSTE ANGLAIS SURPRIS

Nos excellents amis les Anglais ont parfois des surprises désagréables, et les signes de révolte deviennent de plus en plus fréquents aux Indes. Une bande d'individus a fait irruption dans un poste militaire, près de Bannu, dans le Pendjah.

Les agresseurs ont ligotté les sept hommes du poste, et se sont retirés en emportant un grand nombre de fusils.

Des Anglais auraient vraisemblablement tué d'abord les soldats d'un poste indien.

DANS NOS FORÊTS

Qui n'a lu, dans nos grands journaux, quelque récit d'accident de chasse dans nos forêts ? Tantôt, un chasseur maladroit ou imprudent se fait tuer, par son propre fusil ; tantôt, égaré dans la forêt dépouillée, pleine de neige, il se sent envahir par cette lourde torpeur qu'amène le froid : il se couche, le fatal sommeil clôt ses paupières... pour toujours !

Son chien, l'emblème de la fidélité, ne le quitte pas : il est prêt à le défendre contre qui que ce soit, jusqu'à ce que lui-même, victime de son dévouement, meure à côté de son maître.

Combien le chien, souvent, vaut mieux que l'homme !...

LA LIGUE DE LA “ PATRIE FRANÇAISE.”

La ligue de la “ Patrie française,” formée à Paris dans le but de grouper les hommes de bonne volonté qui désirent sans parti pris et sans aller à l'encontre des lois, travailler à l'apaisement des esprits, a définitivement constitué son bureau.

C'est M. François Coppée qui occupe la présidence d'honneur.

La présidence effective est confiée à M. Jules Lemaitre, dont les journaux ont publié le magnifique discours inaugural.

Parmi les membres du comité, nous remarquons M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie française comme les deux précédents.

Il y a donc à la tête du mouvement des intelligences d'élites, qui donnent lieu d'espérer que la “ Ligue de la Patrie française ” exercera une heureuse influence.

UNE FEMME FUSILLÉE

Dans un village serbe, près de Prokuplje, un prêtre grec, Irie Jevrem, avait été assassiné ; sa femme et un paysan furent trouvés coupables et condamnés à être fusillés.

Le jour de l'exécution, les deux condamnés furent amenés sur la place publique et placés devant les soldats chargés de les fusiller : de nombreux spectateurs assistaient à cette scène tragique.

L'homme suppliait qu'on lui fit grâce, pleurant et se lamentant ; la femme, au contraire, très calme, narguait la foule :

— Comme nous sommes admirés ! disait-elle.

Le peloton d'exécution apprêtait ses armes, quand surgit un cavalier portant un pli.

Il y eut une longue angoisse et on vit les deux condamnés, persuadés qu'on apportait leur grâce, s'embrasser en pleurant et manifester leur joie.

Mais la grâce n'était pas complète. Seul, le condamné était gracié. La femme devait subir la peine de mort.

Elle pria alors son complice de rester là jusqu'au bout ; mais l'homme partit, suivant ses gardiens, sans même lui adresser une parole de pitié.

Quelques secondes après, le sang de la condamnée rougissait le pavé.

UNION CATHOLIQUE

Nous apprenons que le 26 février, à 2½ heures après-midi, une conférence sera donnée au local des RR. PP. Jésuites, rue Bleury, par M. Firmin Picard. Le sujet d'après une indiscrétion, serait *De la Papauté*, et plus particulièrement *la Vie du Saint Pontife Pie IX.* L'entrée étant libre, nous espérons que nos lecteurs, et surtout nos lectrices, s'y rendront.

M. FELIX FAURE, DÉCÉDÉ

Tout ce qui touche à la France, a le don d'émouvoir les Canadiens-français. Chacun sent encore circuler en son cœur le généreux sang gaulois.

Aux épreuves qui, depuis trop longtemps, hélas ! assaillent notre malheureuse mère-patrie, s'en ajoute une et non la moindre : la mort subite du président



de la République, M. Félix Faure. Il a souffert trois heures, puis a paru devant Celui pour qui les rois ne sont rien.

Espérons qu'il a pu recevoir les secours de la religion ; chose que les dépêches négligent de nous dire. Souhaitons à la France que M. Loubet, qui vient d'être élu président de la République, soit à la hauteur de sa mission et sache relever la France—par la Croix !

LA MÉDITERRANÉE

A mon ami d'outre-mer.

Voir la Méditerranée !...

Spectacle toujours nouveau, aspect toujours charmant ! Plus on la voit, moins on la connaît : c'est un lac, un lac immense aux eaux calmes et limpides.

Attendez une caresse du vent impétueux, ou la moindre brise qui la transforme aussi-tôt ; c'est l'océan, moins la marée.

Admirez ses vagues nacrées sous l'effet d'un soleil de Juillet ; mollement secouées, elles viennent se briser sur les cailloux du rivage, et forment de petits monticules au sommet blanchi ; puis la nappe verte devient calme et toutes les couleurs du prisme lui donnent un nouveau charme : le soleil couchant plonge son globe de feu dans ses eaux, aux teintes de topaze.

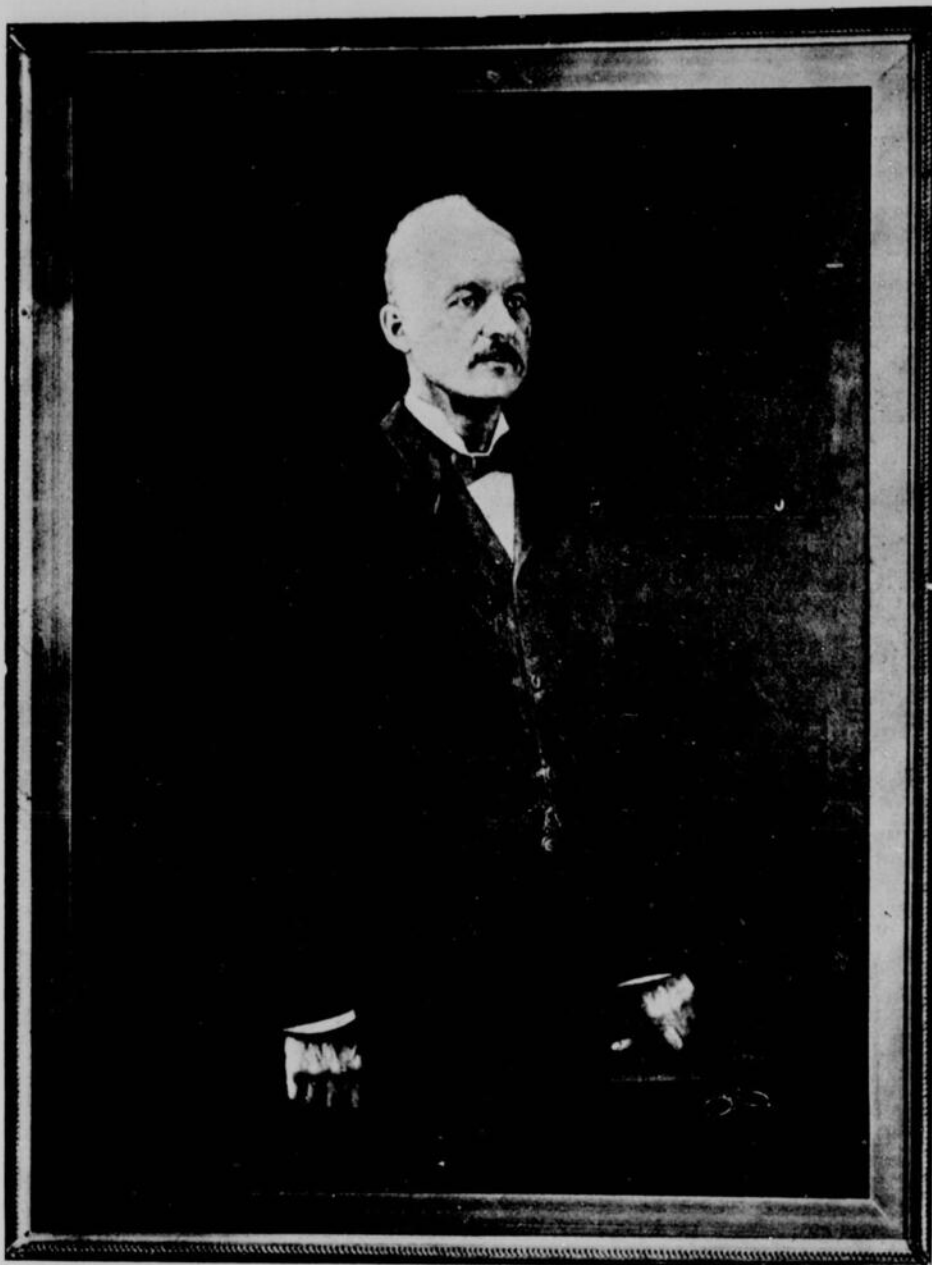
Tout-à-coup, un frémissement paraît sur cette surface mobile : les vagues se soulèvent, s'abaissent et se soulèvent encore... Un vaisseau trace un long sillon, et derrière lui, une dentelle d'écume suit les houles décroissantes.

Contemplez la Méditerranée, alors que le firmament devient noir, que l'éclair sillonne la nue et que l'écho emporte au loin, les roulements saccadés du tonnerre ! Quelle terrible beauté ! Quel charme effrayant ! Les vagues noirâtres se brisent brusquement en heurtant la rive : on ne reconnaît plus le lac paisible.

Bientôt, l'orage finit ; Iris brille de ses mille teintes, le ciel bleu se mire dans l'onde... C'est encore la Méditerranée !

Laurette de Waldmont

Il arrive souvent que l'ignorance inspire de la hardiesse et que le savoir est cause de la timidité.—A. de LA HOUSSEY



D'après le tableau de M. J.-A. Marois

SON HONNEUR LE MAIRE GUAY, DE SAINT-HENRI

LA SCIE INVISIBLE

ANECDOTE SUR LE NORD-OUEST

C'était en 188... A la place d'un certain petit village du Nord-Ouest, il n'y avait encore que quelques maisons : le pays ne faisait que de commencer à se peupler. L'année précédente seulement, le chemin de fer du Pacifique Canadien avait jeté, au milieu de l'immense prairie, son gigantesque ouvrage.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire le pays, plaine d'une étendue sans limite, aussi loin que l'œil peut porter : pas un vrai Canadien n'a été sans en entendre parler.

Près de l'endroit où se trouve aujourd'hui le village dont nous parlons, à trois milles à l'ouest environ, se trouvait l'habitation d'un des premiers colons du pays : petite maison en planches, pas encore terminée, qui avait dû coûter deux ou trois fois le prix d'une maison de plus grande dimension, aujourd'hui. Elle était habituellement occupée par un fermier, sa femme et leurs quatre enfants, dont deux filles et deux garçons.

Ce soir-là, le père et le fils aîné étaient absents, ne devant revenir de la ville voisine que le lendemain. Il ne restait donc à la maison que la mère, deux petites filles, l'une de huit et l'autre de sept ans environ, et un petit garçon âgé de trois ans à peine.

A une dizaine de milles au sud, on trouvait, sur son chemin, deux réserves d'Indiens : l'une d'Assiniboines qui occupent encore le même territoire, et l'autre de Cris, aujourd'hui émigrés. Il va sans dire que ces

Indiens n'étaient pas alors les êtres à demi-civilisés qu'ils sont aujourd'hui : ils avaient, plus que maintenant, l'habitude de s'affubler de plumes multicolores ou d'autres ornements de ce genre.

Leur présence n'était donc rien moins que rassurante pour une femme et trois enfants. Inutile de dire aussi que l'établissement des blancs attirait un grand nombre de ces sauvages, et qu'il ne se passait pas un jour sans que la maison de la famille dont nous nous occupons ne fût entourée de quelques Cris ou Assiniboines horriblement peints.

Pour ce qui suit, nous laisserons la parole à l'une des petites filles que nous avons mentionnées tout à l'heure.

« Mon père et mon frère se trouvaient à la station du chemin de fer. Quand ils étaient absents, maman avait coutume de nous mettre au lit aussitôt le soleil couché, car, à la lueur de la lampe, nous aurions pu voir les visages horriblement peints des "netchez" et des "squaws" collés aux vitres, guettant nos allées et venus dans l'appartement. Or, ma mère ne voulait pas nous effrayer outre mesure, et, bien qu'elle le fût elle-même plus que nous, elle pensait bien faire en nous évitant, autant que possible, la vue de nos affreux visiteurs.

« Ce soir-là, nous nous couchâmes donc de bonheur ; il faisait un vent terrible, et notre petite maison tremblait sur ses bases à faire penser qu'avant que le jour reparût elle ne formerait plus qu'un amas de décombres. Jamais, depuis, je n'ai trouvé le vent si

fort que cette première année. Heureusement, comme tous les enfants, nous ne songions pas au danger, et à peine nos trois jeunes têtes avaient-elles reposé cinq minutes sur l'oreiller, que nous dormions aussi tranquillement que si nous nous étions trouvés dans une forteresse, à l'épreuve des tempêtes et des attaques ennemies.

« Naturellement, nous couchions tous dans la même chambre. Tout à coup, au milieu de la nuit, nous sentîmes notre mère nous toucher pour nous réveiller. Nous réussîmes, ma sœur et moi, à chasser le sommeil et demandâmes à notre mère ce dont il s'agissait.

« — Ecoutez, nous dit-elle, n'entendez-vous rien ?

« Nos deux jeunes têtes, rapprochées l'une de l'autre, penchées en avant et retenant notre respiration, nous écoutâmes. Un bruit se faisait entendre sur le toit, nous aurions juré que c'était celui d'une scie.

« — N'entendez-vous pas qu'on scie sur le toit ? reprit notre mère, tout en baissant la voix davantage.

« Nous ne répondîmes pas.

« — Sûrement, continua la pauvre femme, il y a là quelqu'un, quelque Indien sans doute, qui veut entrer dans la maison en faisant une ouverture au moyen de cet instrument.

« Pauvre mère ! elle avait tellement l'habitude d'avoir peur, qu'elle ne s'arrêtait pas à considérer combien cette hypothèse était dénuée de sens commun ! N'était-il pas plus simple pour cet individu, quel qu'il fût, d'ouvrir la porte en l'enfonçant ou de briser une fenêtre que de monter sur le toit pour y faire une ouverture à l'aide d'une scie, sans songer au bruit que cet instrument ne manquerait pas de produire en grinçant ?

« Mais la peur ne raisonne pas.

« — Que faire, mon Dieu ? ajouta encore notre mère. Je n'ose aller là-haut voir ce qui se passe : j'ai trop peur ! Sautez à bas du lit, montez l'escalier, et faites le plus de bruit que vous pourrez, de façon que cet homme ait peur et abandonne son sinistre projet.

« D'abord, nous nous récriâmes, nous pleurâmes, disant que nous avions trop peur pour monter faire ce qu'elle nous disait.

« Mais notre mère paraissait si effrayée, sa voix était si suppliante, que nous nous décidâmes.

« Ma sœur était assez brave, moi je ne l'étais pas du tout, mais je l'aurais suivie au bout du monde.

« Elle alluma la lampe, je pris le balai et, ainsi armées, nous partîmes pour notre expédition !

« Naturellement, quand nous arrivâmes en haut, nous ne vîmes pas de scie. Je dois ajouter, cependant, qu'au moment où nous entrâmes dans l'appartement, le bruit cessa : de sorte que nous crûmes que notre homme, ayant eu peur, avait abandonné sa besogne ; néanmoins, nous eûmes assez de présence d'esprit pour nous dire que nous devions, au moins, voir le passage de la scie sur les planches. De fait, nous ne trouvâmes rien, et, à demi rassurées, nous décidâmes de redescendre ; nous essayâmes de calmer notre mère, et nous nous remîmes au lit.

« Mais à peine nous étions-nous étendues que le même bruit recommença, et que notre mère, plus effrayée que la première fois, nous pria de retourner voir ce dont il s'agissait.

« Elle prétendit que nous nous étions trompées, que nous n'avions pas bien regardé et que le même individu continuait certainement son œuvre infernale.

« Après bien des supplications et des larmes, pendant lesquelles le bruit sinistre continuait tranquillement de se faire entendre, nous quittâmes une seconde fois notre couchette et, toujours armées, ma sœur de la lampe, moi du balai, nous nous acheminâmes de nouveau vers l'escalier. Cette fois, le bruit ne cessa pas quand nous parvînmes en haut, et bien qu'il ressemblât absolument au bruit d'une scie, nous ne pûmes trouver le mystérieux instrument.

« Ne sachant trop que penser, et de plus en plus effrayées, car bien que nous fissions tout le bruit possible, ma sœur avec les pieds, moi avec les pieds et le balai, le grincement ne cessait pas, nous redescendîmes, essayâmes de tranquilliser notre mère une seconde fois, et nous mîmes au lit.

« Mais nous eûmes beau faire, nous ne pûmes nous rendormir. Toujours le sinistre bruit continuait à se faire entendre sur le toit : toujours la scie invisible semblait faire son œuvre diabolique.

« Et, de temps à autre, l'un de nous se soulevait sur la couchette et tendait l'oreille, car, à chaque instant, nous nous attendions à entendre le bruit d'un homme sautant sur le plancher au-dessus de nos têtes.

« Il n'en fut rien cependant, et quand le jour parut et qu'avec la fin de la nuit le vent se calma, nous nous précipitâmes qui dans l'étage supérieur, qui dehors.

« Il ne nous fallut pas beaucoup de recherches pour constater que toute notre frayeur n'avait été causée que par un morceau de papier goudronné lequel, s'étant déchiré, avait été agité toute la nuit par le vent.

« La maison n'étant pas terminée, notre père avait recouvert provisoirement les planches du toit de papier goudronné, en attendant que les bardeaux pussent être mis.

« Nous n'oublierons pas de si tôt cette nuit terrible, et bien qu'aujourd'hui nous riions de tout notre cœur en pensant à la mine que nous devions faire en montant l'escalier avec le fameux balai, il est une chose certaine : c'est qu'à ce moment-là nous ne riions pas du tout et n'avions pas non plus le cœur à rire. »

A H de Trémaudan

L'ENFANT TROUVÉ

Qui donne au pauvre prêtre à Dieu.
VICTOR HUGO.

C'était le 23 janvier 189... L'aurore, dissipant peu à peu les voiles de la nuit, était apparue belle et resplendissante à l'Orient.

Le soleil ne tarda pas à poindre au bord de l'horizon. Tout annonçait un beau jour.

Cependant, un vent glacial soufflant avec violence faisait tourbillonner la neige tombée la veille.

Cà et là, dans les rues, la neige amoncelée par la bourrasque obstruait la voie aux passants qui osaient sortir de leur chaude demeure par ce froid vif et piquant.

Mais, hélas ! qu'il en est de ces malheureux qui, malgré leur âge ou les infirmités de la vie, sont contraints de marcher par ces temps rigoureux !

Or, un de ces êtres que la nature parfois prive, dès la plus tendre enfance, des premiers soins, errait à cette heure, triste et grelottant, à travers les rues de Montréal.

Où allait-il cet enfant, à la démarche si lente et si pénible ?

Dieu seul le savait.

A sa figure pâle et amaigrie, qu'encadrait néanmoins une longue chevelure, légèrement ondulée sur ses

épaules et saupoudrée de givre, à ses vêtements en désordre, on voyait qu'il avait dû souffrir.

Le pauvre pouvait à peine marcher, tant le froid avait paralysé ses petits membres ; et de ceux qui passait, personne n'avait eu la charité de l'amener à son foyer.

Que d'heures d'angoisses, de tortures indéfinissables !

Longtemps, longtemps, il erra, le pauvre petit, sans proférer une plainte.

Mais, épuisé, accablé par le froid et la faim, il s'affaissa...

•••

Il demeura ainsi enfoui sous la neige, jusqu'à ce qu'un passant vint le heurter du pied.

Stupéfait, l'étranger se penche, et, ô surprise ! reconnaît le corps d'un enfant.

Il le prend soigneusement dans ses bras, l'emporte chez lui et l'expose dans un bon lit, près du feu, afin de ramener la chaleur dans ses membres endoloris.

Quelques heures après, l'enfant s'éveillait plein de vie. Puis promenant ses regards autour de lui, et se soulevant sur sa couche :

— Où suis-je ?... Qui m'a amené ici ?...

Son bienfaiteur lui dit :

— Vous êtes dans ma maison et désormais vous y resterez.



M. Jules Lemaitre, président



M. François Coppée, président d'honneur



M. Ferdinand Brunetière, membre du comité

LA LIGUE DE LA "PATRIE FRANÇAISE" A PARIS

— Mais, qu'ai-je fait pour mériter qu'on me traite avec tant de bienveillance et de bonté ?... Qui donc peut s'occuper d'un petit mendiant abandonné, repoussé, rejeté de tous ? Hélas ! Je n'ai jamais connu, moi, la bonté d'un père, la tendresse d'une mère !...

Ses yeux se mouillèrent et il ne put continuer.

— Au contraire, cher enfant, vous méritez beaucoup cette conduite de ma part. Sans pain et sans asile, abandonné à la rigueur du froid qui sévissait ce matin, que seriez-vous devenu, si je ne vous avais recueilli... Vous vivrez maintenant avec nous, nous vous adoptons pour notre enfant. Venez prendre quelque nourriture afin de refaire vos forces affaiblies.

L'enfant se mit à genoux ; et de sa voix enfantine, s'écria, les mains levées au ciel :

— O Dieu ! qui avez pitié des malheureux, vous ne m'avez pas abandonné dans ma misère ! Vous avez remplacé mes parents sur la terre, et vous avez permis qu'une main charitable me retirât du danger auquel j'étais exposé ! Soyez à jamais béni !

Paul Iruy

CAPRICE D'HIVER

La jolie neige habille les toits, les arbres, les champs ; aux clôtures s'accrochent les petites fleurs de cristal qui scintillent aux rayons de la lune. Il fait bien froid au dehors : les calices d'or du ciel frissonnent sous la bise glaciale, car c'est l'hiver ! l'hiver avec ses broderies légères, ses dentelles gracieuses, ses festons capricieux, ses frimas immaculés et son givre d'argent...

Seule au coin de mon feu, j'écoute le pétilllement de la flamme qui me réchauffe et réjouit mon foyer. Dans la paix de ma solitude, le rêve vint à moi, attrayant et captivant ; je lui souris... Il est mon hôte des longues veillées d'hiver, alors que je songe au passé qui renait dans l'ombre et qui vient m'offrir les doux parfums des frêles fleurs, aujourd'hui fanées sous le poids des saisons, mais que le temps destructeur n'a pu effeuiller et qui me restent soigneusement conservées, pieusement voilées !... Les brusques rafales du vent, leur sourd grondement bercent mon rêve : le doux mirage des visions chéries dans l'onde bleue du souvenir !

C'est le moment où toutes les douleurs s'oublient dans la jouissance de ce bonheur pour ainsi dire revécu ; c'est le sourire rayonnant après l'amertume des larmes, l'espérance après la navrance de la souffrance !

Mais c'est aussi le moment si court de l'illusion... doucement, les visions s'éloignent, elles se confondent avec les flammes qui se tordent, et peu à peu s'éffacent, malgré mon ardent désir de les contempler encore longtemps, si ce n'est toujours. Toujours ? ce mot n'appartient pas à la terre, il n'est pas du domaine de la vie éphémère... ce n'est que la devise de l'Éternel, que l'homme lui emprunte pour illusionner les cœurs !

Le rêve fuit... Je reviens à mon foyer, à la monotonie de ce grand silence qui m'entoure, et par la fenêtre, je vois les rayons de la lune qui dorment les broderies, font étinceler les dentelles gracieuses, les festons capricieux, les frimas immaculés et le givre d'argent, et je me souviens de ces lignes traduites de Longfellow :

Laisse au vague avenir ses lointaines promesses
Au stérile passé son souvenir d'adieu ;
Bannis les rêves d'or et les molles tristesses ;
Le présent est à toi, mais le reste est à Dieu !

HAUDE.

Rien n'assure mieux le repos du cœur que le travail de l'esprit. — LÉVIS.

Si, de deux femmes qui m'écoutent, l'une rougit, l'autre pâlit, c'est de celle-ci que je me souviens. — JEAN DOLENT.

PRIÈRE AU CIMETIÈRE

Majoresque cadunt altis de montibus umbrae [vallée.
Et des plus hautes cimes descend une ombre épaisse dans cette
VIRGILE "églogue I."

*C'est l'heure de la nuit, heure silencieuse
Où dans le firmament brille l'étoile d'or :
Tout repose et la terre, un moment oubliée
Des mille bruits du jour, avec l'ombre s'endort.*

*Des vieux murs assombris au tertre qui s'efface,
Le marbre et le granit, émaillant le terrain,
Nous disent la mémoire et la dernière place
De ceux qui nous ont fuies et qu'on joindra demain.*

*Un vieillard au front pâle, à genoux sur la tombe
Où son enfant repose, implore le Seigneur ;
Son regard est du ciel et de ses lèvres tombe
Cet accent de tristesse, écho de sa douleur :*

*—J'ai connu de beaux jours au temps de ma jeunesse,
Mais hélas ! le bonheur n'est qu'un songe qui fuit,
Tout s'éclipse bientôt ; je passe, et la tristesse
En sombre habit de deuil me terrasse aujourd'hui.*

*Seigneur, vous qui comptez du pauvre qu'on rejette
Les soucis et les pleurs, ayez pitié de moi !
Souffrez encor, souffrez que mon âme regrette
Un être que la mort a soumis à sa loi.*

*Comme une fleur des champs que le faucheur moissonne,
Celle en qui mon espoir m'apportait du bonheur,
S'inclina sous la mort dont l'heure pour moi sonne
Et dont le dard cruel me frappe de frayeur.*

*O ma fille, soutien de ma triste vieillesse !
Déjà tu t'es enfuie à la fleur des vingt ans,
Et moi seul et sans gîte en des jours de détresse,
Je viens à toi pleurer mes douloureux instants.*

*J'ai demandé partout l'aumône d'un asile,
Nul ne me secourut, et je n'ai plus de pain ;
Je traîne languissant ma vieillesse débile,
Et de plus je succombe aux douleurs de la faim.*

*O Dieu de l'univers, Dieu de miséricorde,
Du vieillard qui vous prie entendez les accents,
Et pour tant de soupirs que votre grâce accorde
La paix au repentir, la joie aux innocents !*

*Il n'est plus, ce vieillard, qu'une ombre sur la terre
Et ses mânes unis à ceux de son enfant
Errent silencieux dans ce vieux cimetière
Qui le voyait hier errer en soupirant.*

*La corolle des fleurs, sous la brise muette,
Se penche sur ce sol qui couvre son tombeau,
Tout s'incline en ces lieux même la silhouette
Du saule qui le pleure et du plus tendre ormeau...*

*Prions à deux genoux sur ces couches funèbres,
Dieu compte les Acs que nous offrons aux morts ;
L'Ave sait adoucir leur exil de ténèbres
Et toujours la prière apaise les remords.*

*Dormez, restes mortels, dormez sous votre pierre,
Pour vos mânes bénis qui règnent dans ces lieux,
De vos amis viendront offrir une prière
A celui qui pardonne et qui commande aux cieux.*

Lanraic, 1899.

LOUIS-JOS. DOUCET.

LE VAINQUEUR DE LA MORT

CHRONIQUE DES SIÈCLES A VENIR

I

Dans les premiers jours de janvier 1999, la *Tribune*, de Chicago, proposa de célébrer solennellement le centenaire d'une découverte qui avait bouleversé le monde et produit d'ineffables bienfaits après avoir failli amener les plus épouvantables malheurs. L'article du journal américain rappelait succinctement les faits. Bornons-nous à le traduire dans ses parties essentielles.

On verra, par les événements qui y sont rappelés, et surtout par la surprise de la fin, que la chose en valait la peine.

"L'univers tout entier, disait la *Tribune*, se doit d'honorer magnifiquement l'homme qui, ayant rêvé de se substituer à Dieu pour gouverner à son gré la pluie, les orages et le beau temps, eut la gloire de trouver la

formule de son rêve et de la mettre en pratique. Si on élève des statues aux héros des massacres officiels, que fera-t-on pour celui qui dota l'humanité d'un si fécond prodige ?

"C'est le 24 juin 1999, à quatre heures du soir, que, dans une plaine de la frontière mexicaine où il n'était jamais tombé une goutte de pluie, W. Benjamin Smithson créa, dans un ciel serein, de véritables cascades, et devint, par ce fait, le dispensateur de l'abondance des récoltes et le régulateur des biens de la terre.



La quadruple masse noire se détachait, bizarre, sur l'azur intense du ciel.—Page 678, col. 3.

"L'enceinte où devait opérer le génial inventeur était située au milieu d'une plaine, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui une ville considérable, Smithsontown, ainsi nommée pour la gloire de sir Benjamin. En ce temps-là, ce pays était d'une aridité désolée. L'immense concours du peuple venu pour assister au phénomène météorologique se composait surtout des habitants de la contrée pour lesquels c'était la fortune brusquement apportée et qui n'avaient jamais subi le moindre grain.

"Un coup de canon annonça le commencement de l'expérience. Il y avait autant et plus de railleurs que de crédules. Deux ballons, d'environ 19,000 cubes de capacité et remplis, l'un d'oxygène, l'autre d'hydrogène, s'élevèrent lentement dans les airs, retenus par des câbles puissants qui devaient les laisser monter seulement à une hauteur de 2,500 pieds. Au dessous de chaque aérostat, on voyait une très grande nacelle, aussi volumineuse que le ballon lui-même, oblongue et contenant, entassées, des autres gonflées à crever et pleines, elles aussi, de gaz oxygène et d'hydrogène, pris dans les nuages mêmes de l'Illinois.

Les deux globes de taffetas étaient reliés entre eux par un lien métallique faisant lui-même partie de l'appareil, dont le fil principal se déroulait à mesure que les ballons s'éloignaient du sol et les tenait en communication avec une formidable pile installée dans un vaste caveau, construit pour la circonstance.

"Planant avec une sereine majesté dans cette atmosphère paisible—le ciel était d'un bleu implacable—les deux monstres aériens montaient lentement. Un embryonnaire sentiment d'inquiétude serrait légèrement les poitrines. Cinq minutes auparavant, les quolibets pleuvaient.

"—Il ne pleuvra même que ça, disait un féroce farceur.

"Maintenant, ce scepticisme s'était volatilisé. Les allures imposantes de l'appareil intimidaient le plus grand nombre des spectateurs.

"Tout à coup, les ballons cessèrent de monter. La

quadruple masse noire se détachait, bizarre, sur l'azur intense du ciel. Les chronomètres marquaient quatre heures dans une minute, quarante-trois secondes—ce détail historique est indiscutable. W.-B. Smithson disparut dans le caveau, d'où devait partir le dénouement. Là, il prit une petite roue à laquelle il fit subir une douzaine de tours rapides, puis il courut pour regarder les aérostats. Deux secondes s'écoulèrent, une étincelle énorme brilla, zigzaguant entre les ballons déchirés, et l'on entendit un véritable coup de tonnerre. Smithson manœuvra un petit levier, les nacelles éclatèrent à leur tour.

"Des vapeurs d'un noir cruel se formèrent, au milieu desquelles l'électricité faisait rage. La foudre tomba sur un groupe de voitures et tua trois personnes. *Go ahead!* Le nuage qui venait de se former par la condensation du gaz s'épaissit alors si furieusement et s'étendit si rapidement vers tous les points de l'horizon, qu'une frayeur panique s'empara de la foule. On se mit à fuir de tous côtés en poussant des cris d'épouvante et des clameurs désespérées.

"—Cet homme est le diable lui-même, hurlaient les plus terrorisés.

"Bientôt, de grosses gouttes commencèrent à mouiller la terre. Les habitants du pays, ignorant l'usage du parapluie, se sauvèrent plus vite que jamais. Seuls, quelques Yankees sans peur, restèrent la bouche ouverte, le nez en l'air, émerveillés de la chose à laquelle ils assistaient. Et ce fut complet, car, en quelques minutes, l'abat d'eau prit les proportions d'une averse tropicale.

"Et pendant que la plaine buvaient ces bienfaites nappes d'eau, Benjamin Smithson, ouvrant une trappe pratiquée dans la voûte de son cerveau, envoyait en l'air, à des hauteurs vertigineuses, une série d'autres semblables aux autres des nacelles, propulsées par des hélices d'une grande puissance, ce qui les portait jusqu'aux nuages, où elles éclataient à leur tour. On entendait un grondement de tonnerre et la pluie redoublait d'intensité.

"On juge du retentissement qu'obtint le succès de Sir Benjamin. En quelques heures tout l'univers connut l'éclatante nouvelle. La vieille Europe crut



Les uns voulaient la pluie, les autres le beau temps.—Page 679, col. 1.

d'abord à un gigantesque *humbug*, mais les détails explicatifs et les extraits de journaux arrivant de minute en minute, il fallut se rendre.

"Au reste, toutes ces choses nous sont aujourd'hui familières et paraissent si simples, qu'elles nous font l'effet d'avoir toujours existé. Nous réglons le temps selon l'intérêt général. Le ciel n'a plus de caprices. La terre non plus par conséquent, sa fécondité étant

réglée. Quoi qu'il en soit, l'Amérique devint folle pendant huit jours.

« Ce qu'on imagina de New-York à San Francisco et du Saint Laurent au Mississipi pour faire honneur à Smithson, est invraisemblable, tout en restant au-dessous de ce que méritait ce sublime génie. Les gouvernements européens le comblèrent d'honneurs. On célébra l'inventeur en musique, en peinture, en sculpture, en vers et en prose.

« Et puis il y eut tout à coup une alarme assez chaude. Dans tous ces pays où l'on employa le procédé Smithson, des conflits d'intérêt et même de fantaisie se produisirent. Les uns voulaient la pluie, les autres le beau temps pour le même jour, ceux-ci ayant besoin d'eau, et ceux-là de soleil. De là, guerres civiles dans les pays mollement gouvernés. Mais ce ne sont plus que des souvenirs. Depuis longtemps les pouvoirs exécutifs se sont emparés de la direction du temps et il est bien peu de pays où cela ne fonctionne pas à la satisfaction générale.

« Sir Benjamin Smithson est donc, pour l'humanité, sans distinction de races, un bienfaiteur unique, incomparable, continuait la *Tribune* de Chicago. Nous voudrions que les Etats-Unis célèbrent le centième anniversaire de sa découverte, de façon à éblouir le monde, et nous formons le vœu que les fêtes dont nous apportons le projet, soient l'occasion du bienfait nouveau et cent fois plus extraordinaire que W.-Benjamin Smithson nous réserve sans doute après cent ans...

« Car W.-Benjamin Smithson—ceci stupéfiera peut-être les siècles à venir ou leur paraîtra la chose la plus naturelle du monde, selon l'événement—W.-Benjamin Smithson a aujourd'hui cent trente-et-un ans. Tout l'univers le sait, mais ce que savent seuls ceux de ses compatriotes qui ont l'honneur de le connaître, c'est qu'il n'a pas l'apparence d'un vieillard, et que mistress Smithson, devenue sa femme voici trente-neuf ans, paraît aujourd'hui aussi jeune, aussi fraîche, aussi candide que le jour de ses noces.

« Nous nous hasarderons donc à dire tout haut ce qui se répète depuis quarante ans dans les salons américains. M. W.-Benjamin Smithson, après avoir découvert cinquante secrets, dont il a fait profiter les hommes, ses frères, aurait trouvé depuis longtemps le moyen de vaincre la mort et de se maintenir dans un état de jeunesse et de virilité sans fin. Il n'est plus permis d'en douter. Sa digne compagne a, grâce à lui, conservé la vigueur d'esprit et la figure délicate de ses vingt ans. Evidemment, il sait le grand secret. Nous l'affirmons avec une conviction profonde, avec une émotion qui fait tressaillir nos muscles et planer nos âmes dans les régions sereines d'une espérance énorme. Il sait le grand secret !

« Mais comme il n'a pas le droit de le garder pour lui-même, nous sommes persuadés que le prodigieux savant a voulu attendre l'heure du centenaire auquel nous convions tous les peuples pour faire frissonner de vie les hommes qu'il va doter à jamais du plus précieux des biens.

« C'est donc le 24 juin de cette année 1999 que l'Amérique aura l'immense orgueil d'inaugurer, par le génie de son fils illustre, l'ère nouvelle où l'homme pourra dire : Je ne mourrai plus.

Est-il besoin d'affirmer que cet article fut traduit dans toutes les langues et commenté dans tous les pays. Comme pour le pouvoir de faire de la pluie le beau temps à volonté, cent ans auparavant, les uns restèrent sceptiques ; les autres, secrètement animés du regrettable désir de ne point restituer leur âme au Créateur, n'hésitèrent pas à croire aux promesses du journaliste américain.

On attendit donc le centenaire avec une fiévreuse impatience. A mesure que l'époque psychologique approchait, la terre, d'un pôle à l'autre, fut prise d'un frémissement divin. Car personne maintenant n'était plus incrédule. Mais la veille du grand jour, à l'heure où l'humanité n'avait plus qu'à tendre la main pour voir tomber la conquête suprême, la foi, au lieu de se changer en délire, devint de l'anxiété, de l'angoisse, de la fièvre. Si pourtant, à la dernière minute, on acquerrait la certitude que les journaux américains s'étaient moqués des deux mondes ! Mais non. W.-

Benjamin Smithson avait bien réellement cent trente et un ans. On l'avait vu en personne à Paris et à Londres, en 1992. Il paraissait quarante-cinq ans. Sa femme était sexagénaire, rien de plus certain. Des dames, ses compagnes d'enfance, et déjà ridées et caduques, affirmaient que mistress Smithson n'avait pas changé depuis la troisième année de son mariage. Donc, le grand secret était trouvé... Hosannah ! chantaient les plus convaincus. Nous sommes immortels !

Mais les fêtes du centenaire, dignes d'ailleurs du peuple Américain et de celui qu'on voulait honorer, les fêtes s'écoulèrent sans que sir Benjamin eût parlé. Ce fut, sur toute la surface du globe, une déception qui prit, sur quelques points, les caractères du désespoir.

En Europe, la désillusion fut si rude, que l'on en rendit responsables les journalistes américains. On parla de leur faire expier, par des moyens révolutionnaires, la mystification dont ils paraissaient être les impudents inventeurs. Mais ils se défendirent avec énergie. La *Tribune*, de Chicago, prit même le meilleur—comme on dit aux courses de chevaux—en criant plus fort que les autres et en rejetant tout l'odieux de ce qui se passait sur W.-Benjamin Smithson lui-même. Aussi, lorsque à travers le globe on sut que l'Américain refusait de prolonger la vie de ses semblables, en abritant sa conduite sous le prétexte de scrupules philosophiques, une clameur immense de protestation partit des sommets et des abîmes.

« Quel scandale ! Quelle infamie, écrivait-on, criaient de toutes parts. Quoi ! voilà un homme qui tient entre ses mains notre immortalité, et il aurait le droit d'en disposer à son gré, de nous en priver même si tel est son bon plaisir ? Que non pas ! Il faut le forcer, s'il vous plaît. Qu'on s'empare de lui. Un bon cahot, et au besoin on ressuscitera la torture en son honneur jusqu'à ce qu'il parle. » Les savants les plus illustres écrivirent à Benjamin Smithson pour lui démontrer l'étroitesse de sa conduite. L'un lui parlait de son devoir, l'autre de sa gloire, celui-ci des droits de l'humanité, celui-là de la volonté de Dieu qui l'avait choisi, lui, Smithson, pour apporter à ses frères la suprême nouvelle...

Quelques-uns voyant que les objurgations n'y faisaient absolument rien allaient jusqu'à l'injure et enfin, entre les deux se trouvaient les raisonneurs vulgaires prétendant que Smithson, poussé par une ambition extravagante, voulait être le seul avec sa femme à posséder l'éternelle jeunesse pour tenir les nations sous une domination morale cent fois pire que le despotisme le plus féroce.

Bref, on déraisonnait à qui mieux mieux. Tout le monde avait perdu la tête et, en somme, nul ne savait si le savant américain possédait vraiment le talisman

de longue vie. Le plus grand nombre des journaux européens organisèrent un congrès pour tirer au clair cette question sans seconde. Dès la première séance, il se trouva quelqu'un pour faire observer qu'un article de journal n'était pas un article de foi,—ce journal fut-il de Chicago. Aucun fait particulier ne prouvait que Smithson fût en possession du secret qu'on lui attribuait. En conséquence de quoi le premier acte du congrès devait être de s'adresser à Smithson lui-même pour lui demander ce qu'il y avait de sérieux dans le bruit public.

CAMILLE DEBANS.

(La fin au prochain numéro)

INCENDIE DU CARRÉ CHABOILLEZ

Nous reproduisons, ci-dessous, le portrait de Edw Smith, cette vaillante victime du devoir, et les ruines du sinistre avec tout ce qu'elles laissent après elles d'émotions, d'angoisses, d'alarmes et de douleurs poignantes. Elles sont l'image de la fragilité de tout ce que nous possédons, y compris notre existence que



nous envisageons souvent avec une sécurité orgueilleuse, sans avoir un moment cette modeste résignation qui nous rappellerait que nous sortons de terre et pouvons y rentrer soudainement à l'état de cendres, sans que la décomposition ait précédé cette transformation.

Les hommes ne sont jamais tous juges des qualités par lesquelles un autre homme plaît ou déplaît aux femmes



Photo. J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

VUE DES RUINES DE L'INCENDIE DU CARRÉ CHABOILLEZ



UNE EXÉCUTION EN SERBIE. — Une femme fusillée



DANS NOS FORÊTS. -- Accident de chasse

PRIMES !! PRIMES !!!

A NOS NOUVEAUX ABONNÉS

Grande innovation, innovation heureuse, au journal des familles LE MONDE ILLUSTRÉ.

Déjà, LE MONDE ILLUSTRÉ distribue chaque mois, en espèces, et par un tirage public au sort, une forte somme entre tous ses abonnés. Aujourd'hui, à cette prime goûtée et loyalement payée chaque mois, LE MONDE ILLUSTRÉ en ajoute une nouvelle, qui fera sensation.

Toute personne qui enverra à l'administration, 42, place Jacques-Cartier, à Montréal, le prix d'un abonnement d'un an, aura le droit de choisir, dans la liste ci-dessous, une prime de la valeur d'un dollar, prime qui peut être composée au gré de cette personne, pourvu que le chiffre d'un dollar ne soit pas dépassé.

Deux abonnements d'un an, payés, donnent droit à choisir une valeur de deux dollars, et ainsi de suite. Un abonnement de six mois, payé, donne droit, par faveur spéciale, à un ou plusieurs objets formant un chiffre de cinquante centimes.

Les objets de la liste ci-dessous sont de toute fraîcheur.

Ainsi, d'après ce qui précède, nos anciens abonnés peuvent gagner cette prime en nous envoyant le nom d'un nouvel abonné avec le montant de l'abonnement ; l'abonné nouveau, en nous envoyant lui-même le montant de son abonnement, nous dira son choix. C'est on le voit, un avantage inouï offert à tout le monde.

Si le résultat le permet, notre liste sera beaucoup augmentée dans un avenir peut-être très prochain.

Voici la liste des objets à choisir :

Boîtes de papeterie de fantaisie, imitation alligator...	Prix \$1.09
Boîtes de papeterie de fantaisie, couvertes en peluche ornements argentés	1.60
Boîtes de papeterie de fantaisie, avec glace biseautée	1.75
Boîtes de papeterie de fantaisie, avec glace biseautée	2.40
Encierres Majolika (artistique)	1.25
Statuettes bronze, sur piédestal, (sujets divers)	50
Memorandum, cuir, avec fermoir et crayon	25
Antoinette de Mirecourt, par Mme Leprohon	50
Le Loup Blanc, par Paul Féval	60
Une de perdue, deux de retrouvées, par G. de Boucherville	1.00
Chansonnier des Familles, relié (2 vol.)	40
Paroissien romain, très complet, 1000 pages, reliure basane, ornements dorés, tranche dorée	1.25
Paroissien romain, No 114, reliure mouton, relief, 2 fermoirs, tranche dorée	90
Recueil de prières, No 57, reliure, imitation cuir de Russie, glacée, capitonnée, tranche dorée	80
Paroissien romain, No 53, petit format, reliure, imitation cuir de Russie, glacée, capitonnée, tranche dorée	80
Chapelets nacre de perle, No 7316, montage, cuivre argenté	1.50
Coquilles, nacre de perle, cercle argenté, No 64	40
Lithographie N.-D. de Lourdes, 15 x 22	10

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 39, rue de Lille, Paris. — Specimen gratuit sur demande.

Les petits enfants sont gentils l'hiver. On ne voit d'eux qu'un nez tout rose et de grands yeux étonnés tout au fond d'une capote blanche, bordée d'une énorme ruche de dentelle. Le manteau d'agneau blanc à manches longues, les gants, genre astrakan et les guêtres tricotées, tout d'un blanc de neige, les fait ressembler au bonhomme l'hiver. Comme pour les dames, on mélange pour eux la fourrure et les dentelles. J'ai vu il y a deux jours à une fête d'enfants une robe idéale, portée par une fillette de huit ans. Elle est toute en dentelle d'Irlande, d'une extrême finesse, sur dessous de satin blanc. Le satin blanc à la forme d'un fourreau droit ne marquant pas la taille, et il est garni, dans le bas et dans le haut, d'une bande de zibeline. Le dessus de dentelle est un peu plus large et légèrement froncé. Les petites manches ballon sont bordées de fourrure. L'encolure est très largement ouverte en carré, sans être décollée cependant.

Autour du cou, petite cravate de zibeline fermée

par une tête naturalisée. On peut imiter cette riche toilette en employant du taffetas changeant rose, garni de renard noir bon marché et en remplaçant la dentelle d'Irlande par des entredeux de dentelle alternant avec un crêpe léger. Le mois de Janvier est volontiers consacré aux réceptions d'enfants.

Les matinées dansantes du dimanche ont beaucoup de succès. La plupart sont travesties et nous engageons toutes les mamans à chercher des costumes simples, peu coûteux et surtout peu gênants, afin de permettre à leurs chers petits de s'amuser franchement sans la moindre inquiétude. De ce nombre, je citerai un costume de *bougie*, dont le corps est en shirting (il peut être en satin blanc) doublé de mousseline. La mèche sert de coiffure semblant sortir des cheveux. Le *cigare* est dans le même esprit. Le *paravent* japonais composé de beaucoup d'images à deux sous qui se vendent dans tous les magasins de chineries. La *lettre chargée* en papier ou en étoffe. Le revers de la lettre se place de côté, sellé de cinq cachets énormes en soie rouge avec le mot "chargée". Autour du corsage timbres-poste de tous pays. La *bouteille de champagne* avec belle étiquette dorée sur satinette vert foncé. Gros bouchon de liège comme coiffure retenu aux épaules par de forts fils de fer. Très original.

Tout ceci revient à peu de chose et se fait tout aussi bien pour les garçons que pour les filles. C'est une variante des chaperons rouges, paysans Louis XV et autres, pierrettes, colombines, arlequins et fleurs diverses.

Mais laissons les enfants et occupons-nous de leurs grandes sœurs qui font leur entrée dans le monde et désirent être tout à leur avantage. Cet hiver nos charmantes jeunes filles porteront de la mousseline de soie brodée, toute molle et froncée à la taille, non coupée en forme, ce qui ne conviendrait pas pour cette étoffe qui doit avant tout former de jolis plis. Rien de raide. Pas de tulle, ni de gaze, mais des tissus très souples, enveloppant. La jupe de dessous peut être coupée en forme, rien ne s'y oppose, mais la jupe de dessus doit être froncée et sembler être faite d'une seule pièce avec le corsage qui sera froncé à la vierge par quatre doubles têtes. A la taille, grande écharpe de crêpe de chine frangée, faisant deux fois le tour du buste. Peu de fleurs, seulement des touffes de muguet ou de mère de famille, attachant les épaules. Gants blancs, longs en peau, bas de soie blancs et souliers de satin blanc.

BLANCHE DE GÉRY.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—L.-J.-A. Derouin, 503, rue Dorchester ; Henri Cadieux, 2025, rue Notre-Dame ; Mlle Anna Laforge, 23, rue du Champ-de-Mars ; Wilfrid Gagné, 1163, rue St-Jacques ; Ed. Mercier, 58, rue Lusignan ; J.-E. Hubert, 133, rue Sainte-Elisabeth ; Arthur Payette, 389, rue Beaudry ; E. Lamontagne, 244, Avenue de l'Hôtel-de-Ville ; Prime Forget, 226, rue Wolfe.

Quebec.—L.-H. Noreau, 4, rue Saint-Augustin ; Mlle Marie-V. Auger, 17, rue Sainte-Ursule, Haute-Ville ; Arthur Thibault, 22, rue Sainte-Cécile ; Mlle Alice Bertrand, 81, rue Saint-Ignace, Saint-Sauveur ; Louis Rousseau, 136, rue Sainte-Hélène, Saint-Roch.

Village Lauzon.—H. Bourassa.

Saint-Eustache, Manitoba.—Robert Leclerc.

Haverhill, Mass.—L.-M. Villeneuve, 264, rue Essex.

Saint-Alexis de Montcalm.—Médéric Magnan.

Ville Saint-Louis, Mile-End.—Hercule Hogue, 1391, rue Saint-Laurent.

Saint-Hyacinthe.—Alphonse Boivin.

Clarence Creek, Ont.—Mlle Céline Mondoux.

Saint-Joseph, Beauce.—Homère Grégoire.

Trois-Rivières.—Thomas Aubry.

Arthabaskville.—Mlle Irène Picher.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

Après plusieurs semaines de mélodrame tragique, M. Phillips nous apporte une comédie *Confusion* qui nous apprendra de nouveau à rire si les tragédies des semaines passées ne nous avaient pas trop accoutumés à l'apitoiement sur les infortunes de notre pauvre humanité.

Confusion, sans parler de son intrigue innextricable que laisse deviner le titre, est une des comédies des plus drôles et nous voudrions pouvoir reproduire les principales critiques qu'en ont faites les journaux de New-York, alors que cette comédie a fait courir la métropole américaine pendant des mois entiers.

Dans la partie du vaudeville se trouvent les deux caricaturistes Cook et Sonora, et aussi la petite Dot Road, dont nous attendions la venue depuis si longtemps. On dit qu'elle n'a fait que progresser dans son art depuis sa dernière apparition à Montréal, de sorte que l'on peut s'attendre à de bon vaudeville au Français, cette semaine.

MONUMENT NATIONAL

Dans les *Vivacités du capitaine Tic*, M. Elz. Roy, le sympathique directeur des Soirées de Famille s'est réellement surpassé jeudi dernier. Il a su, avec beaucoup d'art, donner un relief étonnant à cet irascible mais bon enfant capitaine ; Barré, dans Désambois, Emmanuel, dans Célestin, Duhamel, dans Bernard, ont joué avec leur entrain et leur talent ordinaires. Les dames : Mme Chapdelaine et Mlle Jacques, ont fort bien réussi. Bref, sans oublier l'orchestre de guitares et de mandolines, sous la direction de M. A. C. Lachance, et le chant de Mlle Clara Reid, dans les entr'actes, nous pouvons dire que cette soirée a été un véritable succès et reste en tous points digne des précédentes.

Jeudi, le 23 février courant, nos acteurs favoris joueront un drame en trois actes, *Les crochets du père Martin*, par MM. Corende et Grangé. On ne saurait imaginer rien de plus délicat et de plus vrai que ce drame, qui nous met sous les yeux des scènes d'une vérité et d'une mélancolie à faire pleurer parfois.

Cette pièce ne saurait manquer d'attirer un grand nombre de spectateurs, et nous nous attendons à une salle comble, jeudi de cette semaine.

AU MONUMENT NATIONAL LE LUNDI GRAS

Le lundi gras, avait lieu au Monument National, la soirée d'inauguration de la société des anciens élèves de l'Académie Saint-Jean-Baptiste. Une foule nombreuse et distinguée avait bien voulu se rendre à l'appel de ces jeunes amateurs. C'était un encouragement bien placé, car les acteurs se sont acquittés de leur tâche à la perfection, et *Les Manies d'un Célibataire* ont provoqué des éclats de rire à tout instant.

L'éloquent discours qu'a prononcé M. Wilfrid Barolet, le président, fait honneur à l'Académie Saint-Jean-Baptiste. Rarement il nous a été donné de constater chez un aussi jeune homme, un pareil déploiement d'éloquence, et nous félicitons M. Barolet, bien sincèrement.

Nous avons écouté avec plaisir le chant de M. Ovide Mathieu, ainsi que les jolis morceaux exécutés par le corps de guitares et de mandolines, composé des demoiselles B. Greffard, A. Roch, R. Belisle, L. Dubois, M. Brunet, B. Lefebvre, A. Bigaouette, J. Sauriol, B. Gohier, A. Lalonde, M. Durocher.

Un client, fatigué de faire anti-chambre chez son médecin, appelle son domestique :

— Mon ami, allez dire à votre maître que, s'il ne me reçoit pas dans cinq minutes, je suis guéri !

A un examen de chimie,

— Quel est le meilleur isolateur connu ?

Le candidat, un jeune étudiant maigre et pâle, au teint bilieux, à l'air féroce :

— La pauvreté, monsieur !

NOTRE PAGE MUSICALE

L'Insaisissable

GALOP

PAR G. WITTMANN

Chef d'orchestre des Bals de l'Opéra

The musical score is written for piano and consists of ten systems of music. The first system is labeled 'PIANO.' and begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a 2/4 time signature. The music is in a galop style, characterized by a fast, rhythmic tempo. The score includes various dynamic markings such as *ff* (fortissimo), *p* (piano), and *sf* (sforzando). There are also first and second endings marked '1.' and '2.'. The second system continues the piano section. The third system features a more complex rhythmic pattern with sixteenth notes. The fourth system continues the piano section. The fifth system ends with a 'FIN' marking. The sixth system is labeled 'TRIO.' and features a change in dynamics to *mf* (mezzo-forte). The seventh system continues the trio section. The eighth system includes the instruction 'cres cen do' (crescendo) and features a dynamic marking of *ff*. The ninth system continues the trio section. The tenth system concludes the piece with a final cadence and a double bar line.

Rosalba ou les deux Amours

ÉPISE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond J. Massicotte

(Suite)

—Dieu est bon, bien bon ! murmura le mourant en tenant sa main appuyée sur la belle tête de sa femme, et les yeux fixés sur la calme figure du prêtre. Le monde m'a cruellement traité. Ma jeunesse a été sacrifiée. Mais je suis heureux aujourd'hui et je meurs content.

Dix minutes plus tard, il avait rendu le dernier soupir. Le lendemain, l'avis suivant parut dans la *Gazette* :

DÉCÈS

Hier matin, à l'Hôtel-Dieu, M. Edgard Martin, autrefois de Belœil, en dernier lieu, exilé politique. Quelques minutes avant sa mort, le capitaine Martin a été marié à Mlle Rosalba Varny, fille de feu Samuel Varny, de Varennes.

CHAPITRE XI

FIDÈLE AU SECOND AMOUR

En donnant les détails de la mort d'Edgard, nous avons omis un incident qui doit trouver place dans ce dernier chapitre. Quand le médecin arriva pour examiner le malade, il était accompagné de Walter Phipps. Edgard avait à peine repris connaissance après avoir quitté le navire, et il répondit à peine aux questions du docteur. Mais la présence de Walter sembla captiver un instant son attention. Il ne dit rien, mais ses pensées se dirigeaient évidemment vers un point fixe. En partant, le docteur dit un mot d'encouragement au malade, et Walter, imitant son exemple, s'approcha du lit et murmura :

—Courage, Edgard Martin, je vais l'amener ce soir.

Le son de cette voix, cet accent étranger, la bonne nouvelle qu'on lui annonçait firent tressaillir Edgard sur son oreiller. Il avait ouvert de grands yeux et allait parler, mais Walter avait quitté la salle.

Quelques heures plus tard, quand le mourant se trouva seul avec Rosalba, il lui demanda qui avait appris la nouvelle de son retour. Elle répondit que c'était Walter Phipps ?

—Walter Phipps ?

—Oui, un jeune marchand de Montréal, un cœur généreux.

—Celui dont vous avez sauvé la vie ?

—Précisément. C'est lui qui vous a fait transporter du navire à l'hôpital.

—Ah ! le noble cœur !

Il raconta alors à Rosalba l'incident du bivouac et comment Walter Phipps lui avait sauvé la vie.

—Quand j'ai entendu sa voix, il y a quelques heures, mes souvenirs se sont ravivés. Comment oublier cette voix que j'entendis pendant cette terrible nuit, il y a dix ans !

Edgard avait rapporté cet incident dans la première lettre qu'il écrivit après son départ du Canada. Elle savait que Walter avait servi comme volontaire durant la rébellion, mais quand elle lui mentionnait ces faits, il feignait de les ignorer entièrement. Rosalba n'insistait pas, mais elle avait toujours l'idée qu'il était l'auteur de cette belle action, et qu'il l'avait accomplie pour elle.

Ses suppositions étaient confirmées.

Edgard avait prié Walter de venir le voir avant sa mort. C'est en réponse à cette demande que Walter avait assisté au mariage *in extremis*. La cérémonie terminée, Edgard attira Walter à lui, lui prit la main, la baisa en pleurant et le remercia de toutes ses bontés. En outre, il recommanda Rosalba à sa protection.

Un des souvenirs d'Edgard, que Rosalba avait conservés, était une belle croix de bronze que le défunt avait toujours gardée dans son portefeuille, durant toutes ses pérégrinations. Il l'avait sur lui lors de sa mort. Il laissa près de lui la ceinture de chamois, proprement enveloppée dans du papier de soie. Elle eut la curiosité de découdre la ceinture, et, dans un coin de la doublure de mousseline, étaient marquées les deux lettres : "W. P."—Le pauvre Edgard ne les avait jamais vues.

Cinq années se sont écoulées depuis ces événements. Cinq années de repos et de calme, durant lesquelles la Providence disposait lentement toutes choses pour adoucir les chagrins de chacun, récompenser

l'espérance chrétienne et donner au monde un nouvel exemple de double fidélité.

En 1852, le cottage où Rosalba et sa mère demeuraient fut réduit en cendres, et il leur fallut chercher une autre demeure. Elles auraient pu retourner à la maison paternelle, mais la famille du frère de Rosalba, qui l'habitait, était trop nombreuse et les femmes n'y auraient pas été à l'aise. Il y avait bien Agnès qui demeurait à Montréal ; mais son mari, tout en invitant Rosalba, refusait de recevoir Mme Varny, devenue complètement valétudinaire. C'était un caprice indigne qui décida la question. Outre ses embarras, Rosalba se trouvait presque sans ressources par suite de l'incendie du cottage.

Il y avait un homme auquel elle pouvait sûrement s'adresser dans sa détresse. Mais elle ne voulut rien lui demander. Elle avait peur. On comprend cette crainte quand on sait les relations qui existaient entre Rosalba et Walter Phipps.

Mais Walter n'attendit pas sa décision. Il savait tout ce qui se passait. Il avait toujours les yeux tournés vers elle, tout son bonheur était de la voir. Il jugea que le moment était venu d'agir, de sortir de sa réserve, de se présenter. Il fallait un asile à Rosalba ; il lui donnerait refuge dans sa propre maison.

Il alla donc la voir, et jamais il ne fut si ému que dans cette entrevue. Il la trouva toute défaits. Soupçonnait-elle le motif de sa démarche ? Elle était émue—la cause du jeune homme était à moitié gagnée.

Bien des pleurs furent versées dans cette entrevue, bien des soupirs s'exhalèrent au souvenir de tant d'émotions, les unes si douces, les autres si cruelles. Walter résolut de parler à cœur ouvert.

—Je vous ai toujours aimée, Rosalba, dit-il.

Et Rosalba pleura avec d'autant plus d'abondance qu'elle savait combien cet aveu était sincère. Elle savait maintenant que c'était l'amour même qui avait tenu Walter si discrètement éloigné d'elle—il ne voulait pas rompre le charme de son premier amour. Elle savait que, par amour pour elle, il avait été le sauveur d'Edgard à la frontière, et son sauveur lors de son triste retour au pays.

—Je vieillis, dit Walter (il avait quarante-cinq ans), et je veux me retirer du commerce. Comme j'aimerais à avoir une compagne dans ma triste demeure ! Et maintenant que votre santé est affaiblie, et votre mère infirme, si vous aviez un compagnon pour vous aider toutes les deux ?

Ami ! compagnon ! Walter glissait sur ces mots qui remuaient si vivement le cœur sensible de Rosalba.

—Ah ! Walter, ce n'est pas tout, ces mots ne sont rien. Ce n'est pas une compagne qu'il vous faut, mais une femme aimante et dévouée. Et vous seriez plus qu'un ami pour elle, je sais que vous feriez le plus affectionné des maris.

—Chère Rosalba, je ne veux rien vous demander de trop, mais je serai si heureux de ce que vous voudrez bien m'accorder !

Il y avait tant d'âme, tant de sincérité discrète dans ces paroles, que Rosalba ne put se contenir davantage, et mettant ses deux mains dans celles de Walter :

—C'était mon premier amour, mais après lui, il n'est personne au monde que j'aie aimé tant que vous. Vous avez droit de savoir cela, bien que j'ai eu longtemps l'idée que je ne serais pas dans l'obligation de vous le dire. Maintenant, le pauvre Edgard est mort ; je chéris sa mémoire, je ne saurais l'oublier, mais mon cœur et ma main sont à vous. J'avais cru, espéré—étrange révolte du cœur—que vous ne me demanderiez jamais en mariage, mais vous avez fait la demande et je ne puis vous refuser. Walter, je suis à vous ; faites de moi ce qu'il vous plaira.

Elle était calme maintenant, ses yeux avaient une expression de sublime tendresse. Elle se leva et, s'agenouillant devant Walter, inclina la tête sur les mains du marchand.

Walter l'embrassa au front, et lui prenant la tête dans ses mains il la regarda longtemps et l'embrassa encore.

Walter était l'homme le plus heureux du monde.

—Rosalba, lui dit-il, un instant après, sans l'incendie de votre cottage, je ne vous aurais jamais demandée ; la Providence s'en est mêlée.

—Oui, dit-elle, en s'inclinant respectueusement.

Quinze jours plus tard, Walter Phipps et Rosalba-Martin-Varny se mariaient à l'église paroissiale de Varennes. Bien qu'il n'y eut pas d'invitations, plusieurs amis assistaient. Chacun proclamait que Rosalba recevait la récompense de ses vertus et des souffrances qu'elle avait endurées. Les mariés, accompagnés de Mme Varny, se retirèrent immédiatement à Montréal, dans la somptueuse résidence de Walter. Lui-même quitta le commerce quelque temps après ; il était puissamment riche.

Le ciel bénit cette union ; Rosalba devint mère. L'enfant fut baptisé sous les noms d'Edgard-Martin-Phipps.

Dans la chambre de Rosalba, sur son prie-Dieu, on voit une cassette de crystal contenant ces trois objets :

Une croix de bronze—souvenir de la mort d'Edgard ;

Un ceinture de chamois—gage de la générosité de Walter ;

Une rame d'argent—monument de l'héroïsme de Rosalba.
Ces trois objets expliquent comment elle sut demeurer fidèle à deux amours.

Là se terminait le manuscrit. En le roulant, l'Américain regarda son ami qui avait déposé son livre et se reposait dans le fauteuil en attendant les commentaires de son lecteur.

—Eh bien ? dit-il.

—Où réside Rosalba ? demanda le lecteur.

—Au pied de la Montagne.

—La connaissez vous ?

—Intimement.

—Alors vous me présenterez à elle demain. Je veux aller lui demander sa bénédiction.

FIN

L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

Noll ne s'était pas montré en possession de son ordinaire empire sur lui-même. Un trouble étrange l'agitait.

Pourtant, avec quelle assurance, sans réplique, n'avait-il pas transmis à Gérald le refus péremptoire de Florence ? Certes ! quoiqu'il affectât, discrètement, de n'en rien vouloir dire, il était édifié sur les causes du dédain que faisait la jeune fille d'une recherche flatteuse, en somme, pour une orpheline sans fortune, et il était évident aussi qu'il approuvait ces motifs.

Une subite défiance traversa l'esprit soupçonneux de Gérald, s'y implantant avec l'acuité d'un dard envenimé. La contrainte pénible, à plusieurs reprises décelée par l'accent d'Olivier, sa hâte, son impatience devant les dernières insistances de son frère n'avaient pas échappé à celui-ci.

Et cet empressement de Noll à se charger de la délicate mission de répéter à Florence les aveux de Gérald, n'était-il pas, lui-même, suspect ?

On juge, généralement, les autres d'après ses propres sentiments. Gérald Ruthwen, personnel et despote, et n'ayant jamais su soumettre ses actes à d'autres lois que celles de son bon plaisir ou de son intérêt, était incapable de mesurer la libéralité chevaleresque, la généreuse abnégation, le courage oublié de soi-même qui formaient le fond de la nature haute et noble de son aîné.

Il ne pouvait ignorer la vive et profonde affection vouée par lord Ruthwen à sa pupille. Il savait que, depuis son apparition à Kilmore Castle, Flor n'avait cessé d'être la compagne fidèle, le charme et la consolation de cette triste existence d'infirme, dont lui et même lady Augusta, dans leur égoïste indifférence, s'étaient toujours tenus éloignés, le plus possible.

Quoi d'étonnant à ce que Noll, maintenant, reculât devant la crainte de se séparer de sa chère petite garde-malade ; de perdre sinon sa présence, du moins ses soins exclusifs ; de n'être plus le premier dans la pensée et le cœur de l'orpheline, dont il avait été l'unique bienfaiteur ?

Cela n'était que trop naturellement humain, et justifié, d'ailleurs, par les raisons les plus plausibles.

Néanmoins, Gérald en éprouva une irritation voisine de l'exaspération.

Comment n'avait-il pas prévu ces choses, et, au lieu de remettre sa cause aux mains de son frère, n'avait-il pas su attendre une occasion propice pour la plaider lui-même, auprès de Florence ?

Sincère et passionné, il eût été éloquent, persuasif. . . .

Qui sait s'il n'eût pas mieux réussi ?

Tout en songeant, il avait marché vite, au hasard des allées enchevêtrées qui s'enfonçaient sous les couverts du parc. Après plusieurs circonvolutions, la plupart revenaient vers le manoir, et ce fut l'une de celles-ci qu'il prit, sans s'apercevoir qu'il retournait, pour ainsi dire, sur ses pas.

La nuit n'était pas encore tout à fait descendue sur la terre ;

cependant il faisait déjà assez brun pour qu'on n'y vit plus que confusément, au dehors.

En débouchant du sentier couvert, il fut surpris de retrouver devant lui, toute proche, la masse sombre des hautes murailles. Il arrivait vers elles de biais, et se trouvait, juste, vis-à-vis de la grande serre, véritable jardin d'hiver, longeant une des façades latérales de Kilmore-Castle.

Une lumière, sautillante comme un feu follet, qui s'agitait derrière les vitrages, à travers le store mouvant des feuillages verts, attira son attention.

A sa lueur, entre les palmiers au tronc ligneux et les raides aloès, sous les rameaux pendants des frêles mimosas, il reconnut l'élégante silhouette de Flor.

Sans être vu, il se rapprocha jusqu'à frôler les parois vitrées de la serre, et, par un vasistas ouvert, il put plonger ses regards à l'intérieur.

Une corbeille de vannerie légère, suspendue à son bras gauche par une bride de ruban, la main droite armée d'un mignon sécateur, Florence butinait dans les massifs fleuris, qu'elle fourrageait avec une prodigalité absolument inconsidérée.

D'habitude, elle se montrait fort ménagère et comme respectueuse de ces fleurs de grand prix et d'espèces rares ; mais, en ce moment, sous la section répétée des fines cisailles, tombaient, pêle-mêle, dans le panier enrubanné : les précieuses orchidées, aux formes tourmentées et bizarres, aux tons de chair veinés d'une pourpre sanglante ; les bouvarias, dont les fines étoiles blanches dégagent un parfum subtils ; les roses de Perse et de l'Himalaya, les unes pâles jusqu'à la transparence, les autres richement veloutées d'un rouge presque violent ; les azalées, aux fleurs de satin découpées et chiffonnées comme des choux de ruban, et les camélias d'ivoire ou de carmin, rigides et superbes dans le vert sombre de leurs feuilles lustrées.

Derrière la jeune fille, la suivant pas à pas, dans ces allées et venues capricieuses, le vieux Brice marchait, avec une précaution affairée, le long des étroites allées bordées d'arbustes exotiques ; il tenait un flambeau, qu'il élevait ou abaissait selon les injonctions de Florence, dont la voix parvenait, distincte, aux oreilles de Gérald.

Même dans ces paroles insignifiantes, un peu impatientes parfois, quand le brave serviteur n'exécutait pas assez vite le mouvement commandé, le jeune homme crut sentir vibrer une extraordinaire allégresse.

—La petite miss veut donc dépouiller toute la serre ? demandait Archie, de ce ton complaisant et charmé qui accompagne jusqu'aux reproches, adressés aux enfants gâtés par une idolâtre affection.

—Toute, toute, et ce ne sera pas encore assez ! répondait Florence, mutine et gaie. Ce soir, je voudrais fleurir Kilmore-Castle jusqu'à la crête de ses vieux murs.

Sa petite main se levait pour atteindre une magnifique branche de rosier grim pant qui, chargée de fleurs et de boutons, d'une chaude nuance ambrée, pendait de la serre. Comme elle n'était pas assez grande pour l'atteindre, elle se haussait sur la pointe des pieds, le bras tendu, la tête et le buste rejetés en arrière, et ce mouvement mit tout à coup son visage en pleine lumière.

Dans le cadre qui lui formait un massif de fougères arborescentes, aux fines et capricieuses dentelures, aux souples rameaux frissonnants, elle apparut comme la radieuse fée de cette étrange et merveilleuse floraison. Sur le fond de verdure, son teint blanc ressortait avec un éclat idéal, et son regard avait un rayonnement, son sourire une douceur que Gérald pensa ne leur avoir encore jamais vus.

Ses doigts déliés effleurèrent enfin la branche convoitée ; avec un petit cri de triomphe, elle la saisit, sans souci des épines, et trancha vivement la tige flexible.

Une des roses, trop épanouie, s'effeuilla au-dessus de sa tête, semant d'une pluie de pétales parfumés ses épaules, son cou et l'enroulement des soyeux cheveux bruns.

Sous les voûtes vertes courut un rire musical mêlé à celui plus sonore, moins harmonieux, mais si franc, d'Archie Brice.

—Comme la petite miss paraît contente aujourd'hui !

Interrompant le rangement des dernières roses dans sa corbeille, Flor joignit les mains avec une sorte de ferveur.

—Oh ! si contente ! . . . Cher vieux Brice, tu ne peux pas savoir !

Cette involontaire explosion d'une candide joie, cette irradiation de tous les traits, qui transfigurait la jeune fille, révélèrent à Gérald ce dont l'embarras et les réticences de Noll ne lui avaient encore donné qu'un vague soupçon.

Mais de même que sa pensée injuste avait dénaturé les loyales et généreuses intentions de son frère, elle dénatura un sentiment dont l'exquise délicatesse, trop subtile pour lui, dépassait la hauteur de ses conceptions.

Son âme vulgaire, en dépit des apparences dues aux raffinements de son éducation, ne pouvait apprécier l'idéal bonheur dont celle de Flor débordait.

Il ne la vit que triomphante d'orgueil et d'ambition satisfaite.

“ Lady Ruthwen, comtesse de Kilmore !—Et riche colossalement. . . . quel rêve pour l'enfant pauvre, étrangère, au nom obscur ! Quelle facile revanche des malignités passées de Gérard et de la froideur méprisante avec laquelle il avait accueilli ses timides avances, lors de son entrée au manoir !

“ Il se souvenait de leur heurt : une altercation violente chez lady Augusta, au cours de laquelle, exaspérée par des taquineries cruelles à l'adresse d'Olivier absent, et l'injuste partialité de la grand-mère, l'orpheline avait jeté au visage du garçonnet cette phrase cinglante :

“ —Vous, vous n'êtes que le cadet de Kilmore, et c'est l'oncle Noll qui possède tout, qui est ici le maître de tout !”

“ Comme elle le savait déjà, alors ! Parbleu, elle ne l'avait jamais oublié, et l'esprit d'intrigue, de convoitise, que Gérard prêtait à toute créature déshéritée, l'avait portée, inconsciemment peut-être,—il voulait être indulgent,—à flatter les goûts, les préférences, les faiblesses même et les manies de celui qui détenait, en ses mains débiles, les richesses et l'autorité.”

Gérald qui, toute sa vie, avec une jalouse amertume, avait envié ardemment les droits de son frère, aurait-il pu soupçonner que si Florence eût eu à choisir entre lui, orgueilleusement jeune et beau, et nanti des biens et des honneurs départis à l'aîné des riches familles nobles, et Noll infirme, malheureux, aussi dénué de tout que le plus pauvre de ses tenanciers, c'est encore Noll qu'aurait préféré son cœur tendre et dévoué ? . . .

D'ailleurs, il était trop troublé pour analyser, de sang-froid, les sentiments des autres et même les siens propres. Au milieu de mille pensées confuses, une seule demeurait très nette, en son esprit, lui causant une mortelle déception : Florence et la fortune de Kilmore lui échappaient en même temps !

Les basses rancunes, les convoitises cupides, qui, sous l'influence d'un sentiment un peu élevé :—son inclination sincère et relativement désintéressée pour sa cousine,—s'étaient pour ainsi dire endormies, se réveillèrent, tout à coup, avec les violences de son enfance capricieuse, adulée ; et un désir fou de se venger, sur l'heure, de sa double déconvenue, à laquelle la gaieté de Flor, son rire perlé, sa moisson fleurie, tout, jusqu'à la jovialité du vieux Brice, semblait insulter cruellement.

Un élan, dont il eut à peine conscience, le porta au seuil de la serre, où son apparition, indécise encore dans l'ombre des arbustes touffus, arracha à Florence une exclamation légèrement effrayée.

—Est-ce donc en l'honneur de mon départ que vous vous montrez si joyeuse et que vous voulez fleurir jusqu'à la crête les murs de Kilmore ? demanda-t-il, d'une voix qui frémissait d'ironie et de colère, à peine contenues.

—Votre départ, Gérard ? se récria Flor, surprise de l'amertume de son accent ; mais. . . . personne n'en a parlé. . . .

—Ne devient-il pas tout naturel ; plus que cela, inévitable, maintenant que mes espérances sont détruites, que tout est changé ici pour moi ?

—Il n'y a rien de changé, dit Florence simplement. Pourquoi ne pas continuer demain la vie d'hier, qui nous était douce à tous ? Et puisque vous vous trouviez bien, parmi nous, pourquoi partir ?

—Pensez-vous que j'y puisse encore demeurer après vos offensants dédains ?

—Je ne vous ai ni offensé, ni dédaigné.

—Vous avez repoussé la main que je vous tendais loyalement !

—Loyalement, je devais vous refuser la mienne. Mon cœur n'est pas libre, Gérard. . . .

Ils parlaient, tous deux, presque à voix basse, bien que, par discrétion, Archie se fut retiré vers le fond de la serre ; mais leurs brèves répliques se succédaient rapides comme, dans un combat, l'attaque et la riposte de deux épées ennemies.

—Ce refus, poursuivit Flor, ne doit pas, fatalement, allumer la guerre entre nous. . . . Une franche amitié. . . .

—Quelle raillerie ! De l'amitié là où il n'y a, d'un côté, qu'indifférence méprisante, et, de l'autre. . . . à la place de l'attachement méconu, qu'une haine ? . . .

—Je n'ai rien fait pour mériter votre haine ! murmura l'orpheline avec angoisse.

Il marcha sur elle, dans un emportement si violent qu'il heurta et renversa le panier de fleurs que la jeune fille avait posé, devant elle, sur le rebord d'une caisse de gloxinias.

—Voilà deux fois que vous me chassez du manoir. . . . Vous vous souvenez ? deux fois ! . . . répéta-t-il, piétinant avec rage, sans s'en apercevoir, les belles roses pâles que Floren avait eu tant de peine à atteindre. De ce manoir qui, un jour, devait devenir mien ; où vous n'êtes entrée, vous, que par surprise, contre mon gré, contre la volonté même de notre aïeule qui. . . .

La pauvre enfant, oppressée, respira avec effort.

—Grand-mère m'a aimée, pourtant. . . . à la fin. . . . balbutia-t-elle d'un accent plaintif, qui semblait demander grâce.

Le jeune homme haussa les épaules.

LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

On doit se priver

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes :

On doit Manger

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

On doit Boire

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

BOVRIL

La crainte de la mort lui fit abjurer, à la fois, ses ressentiments et ses croyances. Mais votre intrusion dans la famille ne lui a jamais plu. On eût dit qu'elle prévoyait que le fanatisme aveugle de Noll lèserait en votre faveur. . . .

—Gérald ! . . . gémit Flor, en se tordant les mains.

— . . . Les vrais héritiers de Kilmore ! acheva-t-il, impitoyable. Nul ne s'y trompera. . . . Votre préférence pour mon frère n'est qu'un calcul habile, votre prétendu dévouement qu'une duperie. . . . et vous. . . .

Il se tut, subitement, parce que Brice, impatient, peut-être inquiet, se rapprochait, et, au moment où le valet de chambre arrivait dans l'allée où le colloque avait eu lieu, il sortit de la serre avec une telle brusquerie qu'il brisa, sur son passage, plusieurs fleurs à peine écloses.

Le mot cruel qu'il n'avait pas prononcé, Florence ne le devinait que trop :

Intrigante. . . . une ville intrigante. . . . une voleuse d'héritage ! . . .

Voilà comment on l'appellerait, peut-être bientôt ? Ce que Gérard avait pensé, d'autres le penseraient aussi, sans doute. . . . le plus grand nombre ? . . . Qui croirait à son désintéressement, quand toutes les apparences se levaient contre elle : sa pauvreté, l'encouragement des bienfaits de Noll, l'élimination de Gérard et jusqu'aux tristes prévisions que pouvait faire concevoir la santé précaire de lord Ruthwen ? . . . Tout le monde la soupçonnerait, l'accablerait, la condamnerait ! . . .

Grand Dieu ! si Noll lui-même allait douter d'elle ! . . .

Un voile passa devant ses yeux ; les grandes fougères qui ondu-laient mollement sous la brise des nuits, les éclatantes fleurs des tropiques, dans leurs caisses aux poignées nickelées, lui semblèrent soudain transportées dans un cycle vertigineux ; au murmure de l'eau, courant en cascade au fond de la serre, sur son lit de rocaillies, se mêla un insupportable bruissement qui l'alourdit ; le sol, finement sablé, parut se creuser sous ses pieds et elle étendit instinctivement les mains, comme pour se raccrocher à quelque appui.

Ce fut le bras de Brice qu'elles rencontrèrent. Il la soutint, tout effrayé.

—*My God !* . . . qu'a donc la chère petite miss ? . . . Faut-il appeler quelqu'un ?

Courageuse, elle se rendit contre sa faiblesse.

—Non, n'appelle pas ! je n'ai rien, mon bon Archie, répondit-elle, en s'efforçant de raffermir le timbre de sa voix ; rien qu'un étourdissement passager. Cet air lourd et ces violents parfums sont énevants. . . . Sur tout, il ne faut pas parler de cela à lord Olivier. . . . C'est déjà fini, vois-tu ?

Du bout des doigts, encore tremblants, elle écartait de son front pâli les petites boucles que la sueur d'angoisse y avait collées ; et, s'agenouillant, releva, une à une, les fleurs renversées qu'elle rangea, de nouveau, dans sa corbeille.

(A suivre)

CHOSSES ET AUTRES

—Un homme scientifique affirme que la véritable couleur de l'eau est le bleu.

—Le palais historique de Mlle de la Vallière, favorite de Louis XIV, vient d'être transformé en un couvent de demoiselles. Ce palais, style Henri, II est un des plus fastueux de France.

—Que votre but soit toujours de vous créer une boutique sérieuse et non pas de conquérir une réputation douteuse de gâcheur de prix. Avant tout, soyez à votre affaire et soyez homme d'affaires. L'un ne va guère sans l'autre. Tâchez de devenir pour vos voisins et vos concurrents un modèle à suivre et non pas à éviter. Il vaut mieux faire envie que pitié.

UNE ŒUVRE PHILANTHROPIQUE

C'est faire œuvre philanthropique que de faire connaître aux personnes qui sont en ce moment atteintes de grippe, rhumes de poitrine, bronchites, que le *Baume Rhumal* accomplit tous les jours des cures remarquables.

L'Impératrice d'Allemagne vient de se faire tisser à Lyon, France, pour son usage personnel, une pièce de 50 verges de soie blanche brochée avec fleurs, feuillages et oiseaux en relief. Ce magnifique tissu, actuellement exposé à Paris, coûte \$275 la verge. La soie brute qui y entre coûte seule \$100 à la verge. Les patrons ont été détruits par ordre de l'Impératrice, aussitôt le travail terminé.

IL NE FAUT PAS SE DÉCOURAGER

Ne vous découragez pas, si, après avoir essayé sans succès tant de remèdes, vous continuez à tousser sans répit. Essayez le *Baume Rhumal*. N'hésitez pas ! En quelques heures le mal sera vaincu. En quelques jours vous serez guéri.

LA GRANDE REVUE

Sommaire du numéro du 1er février 1899 : Léon Gambetta.—Premier plaidoyer : L'affaire Buette, par M. Joseph Reinach. Le rôle de l'Art : Réponses à Tolstoï, publiées par M. Halpérine-Kaminsky, Alfred Fouillée, Ravaisson, Renouvier, Paul Adam, J. Case, Jules Claretie, de Curel, Rémy de Gourmont, J.-K. Huysmans, Camille Lemonnier, C. Maulaier, Robert de Montesquiou, Georges Rodenbach, etc.—La fable politique dans Phèdre, Louis Havet.—Mélima (suite), Jean Aicard.—Un représentant du peuple aux armées en 1793-1794, Olivier Bascou.—Mademoiselle Cloque (suite et fin), René Boylesve.—Eidolio, Julien Tiersot.—Chronique, Marcel Théaux.

La Revue contient 248 pages au moins. Abonnement : Etranger, un an : 36 fr ; six mois : 19 fr ; trois mois : 10 fr. Bureau : 11, rue de Grenelle, Paris.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à l'Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

REMEDE CONTRE L'ASTHME

Ceux qui souffrent de l'asthme ne doivent plus abandonner leurs affaires, négliger leur maison et garder le lit pour être guéris. La nature a produit un remède végétal qui guérit pour toujours l'asthme et toutes les maladies des poumons, des voies respiratoires et des bronches. Ayant éprouvé son extraordinaire pouvoir de guérison, avec quatre-vingt-dix pour cent de guérisons complètes, et désirant soulager la souffrance, j'enverrai sans aucune rémunération à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la consommation, du catarrhe, de la bronchite et de toutes maladies nerveuses, cette recette en français, en allemand ou en anglais et les indications exactes sur la manière de préparer ces remèdes et de s'en servir. Envoyez par post. votre adresse avec un timbre mentionnant ce journal. W. A. NOYES, 920 Powersblock, Rochester (N.Y.).

ON SE GUERIT DE L'IVROGNERIE

TRIBUT D'ELOGES DU R. P. McCALLEN, Président de la société d'abstinence totale de Saint-Patrice de Montréal.

Au cours d'une conférence donnée devant un auditoire nombreux et d'élite, à la salle Windsor, le jour de l'anniversaire du R. P. Mathew, le Rév. J. A. McCallen P. S. S., de l'église Saint-Patrice, sans aucune sollicitation de notre part et hors de notre connaissance fit le magnifique éloge suivant du remède Dixon

Mlle ALEXANDRINE LEVESQUE

Son médecin la déclare incurable. Les Pilules Rouges du Dr Coderre seules la guérissent

Les Pilules Rouges du Dr Coderre donnent du ton aux nerfs, elles purifient et enrichissent le sang, elles donnent un beau teint et un air de bonne santé à toutes les femmes pâles, faibles et souffrantes

Quel désespoir, quelle anxiété ! quelle misère ! quelles souffrances sont endurées par des milliers de femmes ! Ce sont des femmes à figures pâles, aux yeux cernés, fatigués et enfoncés dans leur orbite. La vie leur est insupportable ; elles souffrent horriblement, elles sont démoralisées, découragées. La plus grande cause de tous leurs troubles est qu'elles sont atteintes de quelques maladies particulières à leur sexe. Ces maladies ne leur accordent aucun repos. Elles souffrent silencieusement, patiemment, croyant qu'il n'existe aucun remède capable de les soulager. Vous toutes qui souffrez, si vous voulez seulement profiter de l'expérience des femmes qui ont été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre, vous verrez avec quelle rapidité vous serez guéries. Lisez le témoignage vraiment étonnant de la guérison de Mlle Levesque, intelligente jeune fille de Nashua : " Je suis née à St Modeste, comté de Temiscouata ; depuis plusieurs années je suis à Nashua, N.-H., où je travaille à la manufacture de coton. " Je commençai à être malade il y a deux ans, " et depuis, j'ai constamment souffert. La " cause première de ma maladie était la pauvreté et la faiblesse du sang. J'avais de terribles maux de tête, douleurs dans le dos, " les côtés et tous les membres, ma faiblesse " était grande, j'étais découragée d'être si " malade, car depuis deux longs mois j'étais " au lit. Le médecin qui me soignait voyant " qu'il ne pouvait me guérir m'abandonna " disant que je n'avais plus que quelques jours " à vivre. Me voyant condamnée à mourir " et abandonnée du médecin, je résolus de " de faire un effort et essayer de prendre les " Pilules Rouges du Dr Coderre, ce remède " qui avait sauvé tant de femmes. J'en remercie Dieu, car je suis tout à fait guérie, je " jouis d'une santé parfaite. Je recommande " à toutes les femmes et les jeunes filles mala- " des de suivre mon exemple et se guérir " comme moi. " Mlle Alexandrine Levesque, No 86 rue Palm, Nashua, N. H. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent infailliblement ces languissantes et douloureuses maladies particulières aux femmes. C'est le remède



Mlle ALEXANDRINE LEVESQUE

de qui rend la force et la santé à toutes les femmes qui les prennent consciencieusement. Elles guérissent toujours le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés et le dos, se déplaçant souvent d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, resserrement et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitation du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt vorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil. Elles guérissent aussi toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et tout le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, les prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre

ne contiennent ni morphine, ni opium, ni rien de dangereux, elles peuvent être prises par la plus faible jeune fille. Elles peuvent être prises sans danger avant ou après la naissance de l'enfant, elles donneront des forces à la mère et aideront à la formation du bébé. Si vous souffrez depuis longtemps et que votre médecin et les remèdes n'ont pu vous guérir ne vous découragez pas, prenez dès maintenant les Pilules Rouges du Dr Coderre, faites-en un usage consciencieux et prenez-en assez pour leur donner le temps d'agir sur votre maladie.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez la consulter pour rien. Sans crainte, écrivez-lui une description de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Toujours le médecin s'empressera de vous répondre, en vous disant tout ce que vous aurez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au : DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2396, MONT-REAL, sont tenues confidentielles par notre médecin.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûte 50c. dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : CHEMISSE FRANCO-AMERICAINE, MONT-REAL, CAN.

pour la guérison de l'abus de l'alcool et des drogues.

Parlant du BESOIN PHYSIQUE causé par l'usage immodéré des liqueurs enivrantes, il dit : " Quand un pareil besoin se manifeste, on ne peut s'y soustraire, à moins d'un miracle de la grâce, ou de faire usage d'un remède comme celui de M. Dixon dont les journaux ont tant parlé dans ces derniers temps. Comme c'est moi, jusqu'à un certain point, qui ai décidé ce monsieur de rester à Montréal au lieu d'aller dans l'Ouest, comme il en avait l'intention j'ai pris sur moi sans qu'il le sache, d'attirer votre attention sur ce nouveau secours qu'il apporte à notre cause de la tempérance. "

LE BESOIN PHYSIQUE DISPARU. L'œuvre d'une abstinence totale devient facile. Si je juge de la valeur du remède " Dixon, " par les guérisons qu'il a opérées sous mes propres yeux je dois conclure que ce que j'ai ardemment désiré voir découvrir depuis vingt ans, a enfin été trouvé par ce monsieur, savoir, un remède qui peut être pris prudemment, sans que même les amis les plus intimes en aient connaissance, sans perdre une seule journée d'ouvrage, sans négliger ses affaires et sans danger pour le patient, et au moyen duquel le BESOIN PHYSIQUE des liqueurs enivrantes disparaît complètement.

Le plus grand obstacle que j'ai toujours eu à surmonter pour réussir dans mon œuvre de tempérance, a été non le manque de bonne volonté de la part de ceux à qui je faisais promettre solennellement de ne plus faire usage des liqueurs enivrantes, mais bien à ce désir insatiable, toujours renaissant, et qui semblait de force à démolir, en un jour, ce qui m'avait pris des années à édifier. C'est pour, moi en ce jour de l'anniversaire du Père Mathew, je rends volontiers et cordialement hommage au remède Dixon, pour la guérison de l'alcoolisme et de la morphinomanie. Et je le fais parce que je considère que j'ai un devoir à remplir à l'égard de ces pauvres victimes qui demandent à grandes cris du soulagement, et qui veulent se débarrasser du terrible esclavage qui les fait tant souffrir. C'est la première fois de ma vie que je sors de la réserve qui distinguait tant notre clergé, dans de telles circonstances. Si j'agis ainsi maintenant, c'est parce que je crois de cette manière je fais progresser la cause de la tempérance.

Détails complets concernant le traitement ci-dessus : Envoyez sous enveloppe cachetée sur demande. Adresse :

THE DIXON CURE CO., 40 Avenue du Parc, Montréal.

LE MONDE MODERNE

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoît, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$1.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé, St Louis de Gonzague.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT
Avez-vous une idée ? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. W. A. HIGGINS & M. A. BROWN, Experts. Bureaux : Edifice New York Life, Montréal. et Atlantic Build., Washington, D. C.

PATENTS
50 YEARS' EXPERIENCE
TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the
Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers
MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A. FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

J.-A. DUMAS
Photographe
112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guerison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilite, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires : **Cie Medicale du Dr. Jean**
Adressez : B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis ; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame ; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth ; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.



★ **VIN** ★
ST-LEHON

Naturel,
Tonique,
Stimulant.

En vente dans les
meilleures pharmacies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**

Seuls agents au
Canada.

**Fourrures de
toutes sortes**

Capots, Manteaux, Casques et toutes sortes de vêtements en fourrures. Spécialité de **Capots en Chat Sauvage.** :- :-

35 ans d'expérience

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

LAPRÉS & LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO
MONTREAL P. Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843
BELL EST 1283
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausses dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

33767



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Vêtements pour hommes

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes, Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La qualité est toujours la meilleure et les prix les plus bas du commerce.

GENEREUX & Cie,

No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

U. PERREault

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reçlage, Etc. Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ** : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

VICTOR ROY,

Architecte et évaluateur

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,
MONTREAL

NOUVELLE

Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés. Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
PIÈVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

65,893

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

... FONDE EN 1826 ...

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT :

A Montréal ... \$4.00 par an
Hors Montréal ... 3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An ... \$1.00 :- Six mois ... 50c.

Voir notre liste de primes publiée toutes les semaines dans le **MONDE CANADIEN**.

Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTREAL,
Téléphone Bell Main 613